

TÉMOIGNAGES 2022 ST JEAN DE FOS

Alors, moi ce que je veux raconter, c'est un truc qui est m'arrivé quand j'étais jeune adulte. Ma vie n'aurait pas été la même sans ce truc là. C'est une expérience de drogue ! (Rires)
J'étais à la fac, je venais juste d'avoir enfin mon bac, c'était la première année d'études, la découverte de la liberté, j'étais avec mon amoureux, c'était trop bien, et on aimait bien sortir en soirées pour danser. Un soir on se fait une petite soirée à deux couples, on est allés à Montpellier pour aller danser. Trop chouette ! Arrivés au concert on a bu des coups, et à un moment ma copine arrive vers moi et me tend un buvard. J'avais déjà pris du LSD une fois avant, oui. Et en fait, elle en avait pas proposé à nos copains. Très vite évidemment ça a dégénéré, il y a eu scission, en quelques minutes on s'est retrouvées seules toutes les deux, nos mecs ont pris le train et ils sont rentrés. Et nous avec cette copine on s'est retrouvées à complètement partir en vrille dans les rues de Montpellier. Ça a duré toute la nuit. C'est très flou dans ma mémoire. À un moment on est dans les rues de Montpellier. À un autre moment on était dans le train pour rentrer à Nîmes. Encore un autre moment, on errait toujours mais cette fois dans les rues de Nîmes. On faisait des trucs, on parlait à des gens. Je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais. Les gens à qui on parlait, je ne savais pas qui c'était. Par contre je me rappelle que quand je regardais les murs des immeubles, je voyais de l'air. Les gens existaient, mais à la place de tout ce qui est matériel, il y avait du vide. Je voyais du vide. Le monde avait quand même un peu changé quoi. Et le matin, je mets ma main dans ma poche, je sors une carte de visite. Je vois mon nom de famille écrit dessus. Et là subitement, je me suis rappelée de mon nom. Je savais même plus comment je m'appelais. Ça m'a rassurée, parce qu'avant ça j'avais quand même peur d'avoir sombré dans la folie jusqu'à la fin de mes jours. Mais j'avais cette carte de visite. De mon père. J'ai rejoint mon copain le matin, heureusement lui il savait qu'il fallait que je rentre chez moi. Parce que j'habitais quand même chez mes parents quoi. Avant de rentrer chez eux, je me suis arrêté chez ma grand-mère qui habitait juste à côté. J'avais 18 ans, elle elle en avait 88. Je me rappelle, quand elle a ouvert la porte et qu'elle me regardait. Elle m'a dit : (pause) « ça va ? »
Je sais pas trop si j'ai répondu. Elle m'a dit « viens t'asseoir. Tu vas boire un café avec moi. » Elle me regardait du coin de l'œil. Elle a certainement dû se faire un café elle aussi, parce qu'elle en buvait tout le temps du café. Elle s'est assise à côté de moi, et elle m'a dit : « Tu sais, quand j'habitais à l'Espérou (elle est originaire de la montagne ma grand-mère, du mont Aigoual) Quand j'habitais à l'Espérou, il y en a des jeunes qui ont disparu. Qui sont partis. Fais attention à toi. » Elle m'a pas dit autre chose. J'ai fini mon café, j'ai dit merci. Et je suis partie. Elle m'avait vue quoi. Je pense qu'elle n'avait aucune idée de ce qui m'est arrivé cette nuit là, mais elle avait compris qu'il se passait quelque chose. Elle avait vu. Que j'avais été en danger, et que j'aurais pu disparaître.

Après ça ça a duré deux ans. Deux ans avec des remontées d'acide de temps en temps. Des fois j'étais là, et d'un seul coup je ne savais plus si je pouvais mettre mon pied comme ça, regarder par là, mettre ma main dans ce sens. Tout était remis en question.

C'est pas une expérience que je regrette, mais je regrette la façon dont ça s'est passé. Là, c'était une embrouille. C'était beaucoup trop fort. Et puis on ne part pas avec des gens comme ça, pour faire cission avec deux qui prennent quelque chose et d'autres qui ne prennent rien.
Mais ça a vraiment changé ma vie au niveau de... Bah vraiment au niveau de la matière quoi. Les arbres je les voyais ils vibraient. Les gens je les voyais ils vibraient. Mais les immeubles je te jure c'était de l'air quoi. Ça m'a mis le doigt sur... Quand c'est vivant c'est vivant. On peut pas faire semblant.

D'ailleurs je faisais du droit à ce moment-là, et après je suis partie en psychologie. Cette expérience m'a aidé à comprendre les états de conscience des gens. Parce que maintenant dans mon métier des fois je vois des gens qui vivent cet état là au naturel. Je peux comprendre qu'ils voient vraiment autre chose. Et c'est pas parce qu'on est comme ça qu'on doit passer toute sa vie hors de la société. La société c'est tout ça dans son ensemble, c'est toutes ces visions là, c'est pas une vision unique. C'est tout ce que les gens voient.
Moi ce qui m'a intéressé après c'est que cette expérience m'a permis de me dire : on peut changer d'état de conscience, percevoir des réalités différentes. La drogue c'est un moyen, mais c'est pas le seul. Et j'ai envie d'aller explorer les autres. Je me suis intéressée au sommeil, à la méditation, aux arts martiaux, à l'alimentation. Et j'ai trouvé des choses.
Avec le tai-chi-chuan par exemple, ça me permet d'être au quotidien dans une perception beaucoup plus fine, quand je pratique. J'ai vraiment développé mon intuition. Avec le côté « bombe nucléaire dans le cerveau » en moins, par rapport à ce que propose la drogue.
Voilà, c'était ça que j'avais envie de te raconter.

La première révolution c'est le jour où mon père m'a imposé d'aller en internat pour mon bac et mon lycée, parce que j'étais un cancre. J'avais fait une première seconde en mode année sabbatique, où j'allais boire des bières dans le parc du lycée et où j'apprenais à jongler. Et mes résultats scolaires n'étaient forcément pas à la hauteur de ce que mon père espérait. Il avait en tête que mes frangins et moi allions faire des études en ingénierie comme lui il avait fait. Ça a marché avec mes deux grands frères, mais pas avec moi. Mon frère aîné a mis la barre très haut avec un bac mention très bien, maths sup maths spé et major de sa promotion en aéronautique. Mon deuxième frère a suivi un parcours pas mal aussi, mais pas assez au goût de mon père, de sorte qu'ils en sont carrément venus aux mains une fois. Il faut dire que mon père bossait comme un con cinq jours sur sept à Paris, dans un appart pourri dans une banlieue pourrie. Il rentrait seulement le week-end et il était plein de ses tensions et de ses frustrations.

Moi mon collègue je l'ai fait en mode on verra bien Yolo. Et donc mon père à la fin de ma première seconde m'a dit que c'était pas possible, que c'était internat et pas autre chose. J'ai quand même eu le choix du lycée, et j'ai choisi le lycée agricole. Au début il était pas chaud. Moi aux journées portes ouvertes j'étais comme un dingue parce qu'il y avait des mecs qui passaient en monocycle dans la cour de l'école, il y avait des gros babs avec des dreads. C'est exactement là où je voulais aller. Et effectivement à partir du moment où je suis rentré l'internat j'ai rattrapé mon retard scolaire à donf, la pédagogie était complètement différente de ce que l'éducation nationale me proposait, tous les samedis je partais en forêt avec les potes pour voir les oiseaux, creuser des mares. Le contenu pédagogique me branchait beaucoup plus, les profs étaient beaucoup plus présent, c'était un tout petit lycée. Heureusement que je me suis retrouvé là-bas. J'ai rencontré plein de copains, j'y suis resté cinq ans parce que j'ai passé mon BTS là-bas ensuite.

Je te passe la découverte du lycée, des filles, du sexe, des pétards. C'était un lycée assez mixte. C'est là que j'ai vécu ma première relation amoureuse de trois ans, puisque l'amour dure trois ans il paraît. Ça m'allait très bien que mes parents ne sachent pas ce que je faisais de ma semaine, sinon il m'auraient certainement enlevé de là-bas. Même si c'était l'internat et que c'était cadré, on avait quand même énormément de liberté. C'était un lycée ouvert, on était dans la nature, sans barrières. Moi comme j'avais 18 ans je signalais moi-même mes mots pour quitter l'internat si j'en avais envie quoi.

Et j'ai rencontré là-bas un ami qui s'appelait Vincent, et on arrive sur la deuxième révolution de la vie.

On devait faire du design de jardin dans le cadre de nos cours, et on était partis avec ce Vincent sur un projet de création avec seulement des plantes locales. Et moi je dis « ah ouais on pourrait mettre des roses crémières ! »

Je vois tous les copains autour qui me regardent en hallucinant, j'avais 20 ans quand même. Et là Vincent me dit « bah enfin, on dit des roses trémières » et moi : « ah non c'est crémières ». Vincent il me dit « mais tu dis pas cracteur ? Tu dis bien tracteur ? Bon ben c'est pareil. »

Et là je me suis vraiment revu, toutes les centaines de fois où je l'avais dit à des gens, en Bretagne ou il y en avait vachement, et où personne ne m'avais jamais repris... la honte. Et puis tous les copains se foutaient de ma gueule évidemment. Pour moi ça faisait sens, en plus la couleur elle est un peu crème, on en trouve beaucoup dans les régions laitières, bon... Ça allait bien avec le camembert et la crème fraîche quoi.

Et bref, ce pote Vincent est décédé d'un accident de voiture le 24 décembre 2013. Un accident vraiment à la con, il allait chercher le pain à la boulangerie du village où il habitait pour le réveillon de Noël. Plaques de verglas. Et une voiture qui arrivait en face. Vincent est décédé sur le coup, et le gars en face, qui avait ses deux enfants à l'arrière, est parti aux urgences. Je ne sais pas s'il s'en est sorti ou pas. Et ce truc là, moi j'avais 23 ans ou 24 ans. C'était un de mes meilleurs potes qui partait d'une manière tellement soudaine... Évidemment on n'avait pas du tout pu se dire au revoir. C'est con mais c'est tellement... tellement... Ça peut aller tellement vite en fait. Ça va hyper vite quoi. Après ça tu te dis bon bah je vais peut-être prendre plus soin de mes relations, et être le plus possible sincère avec les gens de ma vie, en leur disant toujours un peu en revoir comme si c'était la dernière fois qu'on se voyait. Et puis j'ai été rattrapé par d'autres morts de gens proches autour de moi dans les années suivantes. Une copine qui s'est suicidée sans qu'on ait rien vu venir. Moi j'avais plein de choses à lui dire à cette fille, que je lui avais pas dit. Juste dire aux gens « je t'adore, j'adore passer du temps avec toi. » Ce truc hyper mielleux d'ouvrir son cœur aux autres, qui peut paraître complètement con mais qui est important quand tu vois ces moments-là. Mais c'est hyper dur à faire dans la vraie vie. Ce que j'arrive pas trop mal à faire par contre c'est de me connecter au moment présent, à profiter complètement de ce qui m'arrive. J'ai peu d'amis sincères, de vrais amis. Et le temps que je passe avec eux oui j'en profite vraiment complètement. Quitte à prendre de mon temps à moi pour leur filer des coup de main quand ils en ont besoin.

Le pote Vincent c'est rigolo, il était en train de monter une ferme maraîcher, et la dernière fois que je l'ai vu, il était hyper jouasse parce que son projet venait d'être retenu par la banque et par la chambre d'agriculture. Quand tu as deux jeunes babs qui montent un petit projet de maraîchage en bio et en traction animale en pleine Beauce où tout le monde est sur des énormes exploitations intensives, bon bah les gens ils te regardent un peu en rigolant et en disant « vous allez vous casser les dents mais on veut bien voir comment vous allez vous en sortir. » C'est con mais ce type il avait un espèce de lien social, d'ancrage aux territoire qui était hyper fort. Il aidait énormément sa famille, il s'était mis à la vannerie à fond et les vieux du village venaient le voir pour des réparations, alors qu'il avait seulement 23 ans. Je me rends compte en parlant avec toi qu'il a été tellement un pilier dans ma vie. Il m'a fait découvrir la photo, Brel, Brassens, le travail du potager, plein de trucs qui m'accompagnent toujours depuis. Il y a des gens comme ça tu sais,

que tu rencontres et qui deviennent aussi important dans ton histoire que ta propre famille. Je sais pas si j'ai vraiment fait le deuil de sa mort. J'y pense de moins en moins, c'est sûr. Il y a beaucoup de choses de mon quotidien qui me rappellent à lui quand même.

Mais j'ai pas encore externalisé sa mort. Ça s'est tellement joué du jour au lendemain. C'est un pote de lycée qui m'a appelé le 26 décembre au matin, alors qu'on s'était pas parlé depuis notre bac, trois ans plus tôt. Et il me dit « désolé de te déranger, mais il y a un article de journal qui dit qu'un jeune de tel village est décédé ; et j'ai bien peur que ce soit Vincent. » Moi j'ai appelé ses parents tout de suite après, en ne sachant pas trop comment leur demander ça. Et ils m'ont confirmé. En fait ils n'avaient appelé aucun ami de Vincent, c'était sans doute au-delà de leurs forces à ce moment-là. Je me suis retrouvé malgré moi l'annonceur de la nouvelle à tous les copains, à faire le lien entre tout le monde et la famille.

En 2014 je me suis retrouvé quatre mois en voyage en sac à dos au Québec, à camper tout seul au fond des bois et des parcs, avec le premier accueil humain à 20 km. La première nuit où je dormais sous ma bâche, je me suis réveillé en sanglots parce que j'avais rêvé qu'on était avec Vincent au bord de la rivière où je campais, et que je lui disais : « Oh putain t'as vu comment c'est trop beau, ça te ferait trop kiffer de voir ça ». Et il me répondait « non mais laisse tomber tu sais bien que c'est pas possible. » Et je me rappelle vraiment du réveil en sursaut, et en larmes, tout seul au fond de mon fond de forêt, comme un con. J'ai pas pris de nouvelles de ses parents depuis, parce que j'imagine bien que leur deuil est plus difficile que le mien, et que j'ai pas envie de raviver ça. En plus il était fils unique. C'est fou de se dire que sa mort n'était pas évitable. Ce truc du mauvais endroit au mauvais moment. A priori il n'y avait rien à faire pour éviter cet accident. C'est pas facile de vivre sa vie en sachant que ce genre de moment existe. C'est pas facile de savoir quoi en faire. On vit entourés par les morts de toute façon. Qu'est-ce qu'il nous reste de ces gens là après ? Un souvenir, une odeur, un objet à la con, des expressions de langage, des pseudos morales, des mimiques, des trucs qu'on fait dans notre quotidien... Moi depuis que j'ai rencontré Vincent en 2007, je me trimbale chaque jour de ma vie avec un opinel dans ma poche, parce que lui m'avait convaincu des mérites de faire ça. Je le fais tous les jours depuis. Et c'était en 2007. Il comprenait pas qu'on puisse vivre sans un couteau dans sa poche ou dans son sac à dos. Mais ça me fait peur de me dire que tous les souvenirs de nos morts, petit à petit, ils vont être remplacés par d'autres souvenirs. Jusqu'à être effacés ? Je sais que je fais attention à continuer à dire des expressions de mon grand-père, pour les faire survivre, de manière volontariste je veux dire. Genre il disait : « t'en as au cul avant qu'on en ait à la bouche » si on se servait dans les plats avant que tout le monde soit à table, sans attendre personne, pour dire que c'était un manque de respect. Même si en soi franchement c'est débile cette contrainte qu'on essaie d'imposer aux gamins de ne pas toucher au saucisson qui est juste devant eux sous prétexte que personne n'y a encore touché et qu'il faut attendre par politesse. Mais enfin bon.

Ma question c'est plus comment on fait pour continuer à faire vivre nos morts. En retrouvant des choses d'eux dans les choses des vivants. En les convoquant dans nos rêves, en prenant soin de nos petites madeleines de Proust. Moi ça me fait du bien en tout cas de cultiver ça.

*

Moi à part ces phrases de mes petits-enfants, je ne sais pas trop quoi dire. Ma vie globalement c'est juste une succession de plans qui ne se sont pas réalisés. Et en même temps je crois que j'ai vraiment appris à être là, à être bien là. Tout ce que j'ai vécu, c'était pour aimer mes proches autant que je les aime. Toute ma vie c'est une balance entre ce que j'ai vécu, avec beaucoup de difficulté dans mes relations émotionnelles ; et qui je suis fondamentalement, c'est-à-dire quelqu'un de très positif. Je me rappelle que mon prof de thèse m'avait dit « si vous faites votre thèse avec moi, vous aurez ensuite un poste. » Et mon compagnon m'a dit : « C'est juste parce que tu as un beau cul. » Je me suis regardé dans une glace, et c'était vrai que j'avais un beau cul. Et bien je n'ai pas fait ma thèse avec ses professeurs. Ça m'a arrêté. Et je ne sais pas quelle était la réalité, mais finalement la jeune fille qui a fait sa thèse avec ce monsieur est ensuite devenu sa maîtresse.

Mon compagnon a une double personnalité. C'est un homme lumineux, c'est un soleil. Et en même temps c'est un pervers. J'ai réussi malgré tout à maintenir cette relation depuis 50 ans maintenant, malgré les nombreuses vicissitudes de la vie. Et j'ai réussi à fonder une famille glorieuse. Mais j'ai découvert il y a seulement deux mois qu'il était vraiment malade. Avant ça j'avais appris à le désaimer pour l'aimer plus complètement. Mais il fait vraiment des choses malades. J'ai compris récemment qu'il avait toujours été comme ça. Ça m'a enlevé toute la culpabilité que j'avais, de me dire que c'était peut-être de ma faute. Cette relation toxique m'a complètement gâché la vie. Mais je ne suis jamais complètement rentrée dans cette relation toxique. En même temps j'ai passé toute ma vie à éviter les situations d'affrontement, avec tout le monde. Je me suis toujours écrasée devant les autres qui s'imposaient davantage. Mais j'ai toujours réussi à attendre les failles, à me glisser dans les trous. Je savais que j'étais forte. J'ai raté des opportunités énormes. Dès que j'avais l'impression que c'était trop gros pour moi, je refusais. Mais la vie c'est aussi ça, c'est laisser passer des choses aussi. Je n'ai jamais réalisé quelque chose à fond. Dès que c'est bien engagé, je ne vais pas au bout. Par contre, j'ai vraiment consolidé mon centre, mon axe. Et je suis inaltérable. Le faire ne sait pas toujours réalisé, mais l'être est solide comme du roc. Je n'ai pas de regrets. J'ai juste la conscience de ce

que j'ai laissé filer.

Les phrases de mes petits-enfants. Oui.

La première c'est ma petite fille qui devait avoir cinq ans, qui était derrière moi à vélo. Un temps sans vent, une jolie lumière toute douce, dans le champ des oliviers. Et ma petite fille qui me demande « Babou, pour toi c'est quoi le paradis ? » Alors j'ai attendu un instant et je lui ai répondu : « à ton avis ? » Et ça s'est arrêté là.

La deuxième c'est mon petit-fils, il devait avoir trois ans. Oh, c'est trop mignon ! Confinement numéro un, les parents ne voulaient pas nous voir, pour nous protéger de la maladie. Et mon petit-fils, en visio le soir comme ils faisaient tous... Il venait d'avoir le corona, avec goût de vinaigre dans sa compote, c'est comme ça qu'on avait compris. « Babou Babou, moi dans mon cœur j'ai pas le corona. » C'est ça qui est affreux avec cette histoire, on a vraiment fait croire à nos enfants qu'ils étaient pollués et pollués. On ne se rend pas compte de ce que ces générations ont dû gérer. On ne se rend pas compte.

Et la troisième c'est ma petite fille, il n'y a pas un an. Elle me dit « Babou, quand tu ne seras plus là, où est-ce que je te retrouverai ? » Plus récemment, elle m'a dit qu'elle avait compris. Elle avait compris qu'elle me retrouverait dans le coucher du soleil, dans les oiseaux, dans l'odeur du thym. Qu'est-ce qu'elle m'a dit encore ? Ah oui ! Dans le saucisson. Dans les tranches de saucisson. Voilà, c'est ça que j'ai réussi dans ma vie. Cette qualité d'amour là. Tout ce que j'ai vécu, ça m'a amené à ça, à ce truc là. Je leur dis à mes petits-enfants. Toute ma vie, ça a été pour vous aimer comme je vous aime aujourd'hui.

Je vois que les gens dénigrent beaucoup. Ils dénigrent tout ! les gens autour d'eux, tout ! Moi j'ai l'impression que j'ai... Que j'y arrive pas. Ça ne m'intéresse pas. Je n'y arrive pas. Ni essayer d'être le plus ceci, ou le moins cela. Moi si j'ai ma juste place ça va bien. Et là je l'ai. C'est net. Mais j'en ai bavé. C'est sûr que j'en ai bavé. C'est marrant cette force, je pense que je l'ai acquise enfant. Un temps pendant lequel j'allais écouter mon pasteur tous les dimanches, et j'écrivais j'écrivais j'écrivais... Je remplissais des cahiers. Mais je crois que c'est moi que je remplissais en fait, avec toute cette philosophie. Ça a donné à ma vie une autre dimension. Je me rappelle avoir crié, adolescente, par-dessus les grilles des propriétés bourgeoises à Marseille : « femmes ! Je vous vengerai ! » J'ai crié trois fois. Et finalement, j'ai fait tout le contraire dans ma vie, je me suis écrasée. Je n'aime pas être autoritaire. Je pense que j'avais l'étoffe d'être quelqu'un de « grand » entre guillemets. On venait me chercher pour me proposer des choses incroyables, me demander mon avis. Les gens voyaient quelque chose en moi, qui existait. Mais j'avais à la fois les moyens et pas les moyens. J'étais trop dans le manque de confiance en moi. Je pourrais en être frustrée, mais je ne suis pas. J'en ai fait quelque chose de différent.

J'aurais pu faire plein de trucs, et je ne les ai pas faits. Oh, boh, c'est pas grave. C'est pas grave parce que j'ai l'amour autour de moi. Mon compagnon... C'est comme un grand ado pas fini. Mais en même temps on vibre à tout pareil. On aime les mêmes choses, on est cévenols tous les deux, habités tous les deux par l'histoire des huguenots, fort. On est extrêmement connectés, et pas que par le moche. J'ai essayé souvent de partir. Mais toute cette lumière en face de toute cette ombre et de tout ce caca, ça m'en a toujours empêchée. Je me disais « mais qu'est-ce que je fais là, je me fais piétiner ? » Je me couchais désespérée, et le lendemain je me réveillais avec une énergie phénoménale. J'ai le pouvoir, qui est aussi un handicap, de ressentir tout ce que les gens ressentent. Je me fais pomper de l'énergie, mais je récupère beaucoup aussi.

*

Moi assez récemment j'ai eu un moment de bascule dans la mesure où je me suis imposé, enfin, ce qui était bon pour moi. Ce qui a fait que j'ai dit non. C'était difficile parce que ça impliquait de perdre mon travail. C'était : refuser ce vaccin qui est très à la mode. Je sais pas si quelques années en arrière j'aurais eu cette détermination et ce courage. C'était du courage parce que j'étais seule contre tous. J'ai eu très rapidement la conviction que ce vaccin ne serait pas bon pour moi. Et ça peut paraître assez surprenant mais c'est une conviction intime qui s'est imposée. Ça a été très tôt, avant même que le vaccin ne sorte. Pourtant je suis pas du tout une anti vax, j'ai tous les autres vaccins. Mais j'ai une maladie auto-immune, et j'ai eu peur que ce vaccin m'en déclenche une nouvelle. J'ai senti dans mon corps que c'était dangereux pour moi. J'ai eu pas mal de discussions houleuses avec des gens qui voulaient me prouver que j'avais tort, que j'avais pas l'esprit civique, que je pensais qu'à ma pomme. Moi j'ai toujours joué collectif dans ma vie, mais là je pouvais pas. « Je suis vacciné, donc je nous protège » c'est du mensonge. La preuve, c'est qu'il y a qu'à regarder comment tout le monde est bien protégé depuis oui. Moi j'étais secrétaire médicale au CHU. Et donc à partir du 15 septembre je n'ai plus eu le droit de travailler. J'avais subi de telles violences de la part de mon équipe... Pas tout le monde hein. Mais il y avait aussi ceux qui ne disaient rien mais qui n'en pensait pas moins. Le bouleversement c'était davantage pour moi profondément, d'avoir osé m'affirmer devant tous ces gens du milieu médical. Mon chef de

service, qui était professeur en médecine, m'a reçue en tête-à-tête par exemple, et c'était pas évident d'aller au bout de ma conviction devant lui. Je sais que maintenant, à chaque fois que je souhaiterais dire non, et ben je dirais pas oui. Avant j'avais tendance à plutôt faire plaisir à l'autre que de penser à mon ressenti personnel. Ça a juste avancé mon départ à la retraite de six mois finalement, mais là évidemment ça a été un départ très brutal, sans fête et sans convivialité. Ça faisait quand même 16 ans que j'étais là-bas.

Il y a eu un événement qui m'a marquée forcément, c'est l'accouchement de ma fille, mon troisième et dernier enfant. Ben, j'ai failli mourir donc ça a été un événement marquant oui. Je parlais, je me suis même vue d'en haut, allongée sur la table. Mon mari était présent, il a vu que je parlais, il l'a senti. C'était un dimanche de la fin juin, moi j'étais encore en salle de travail, et on nous avait laissés seuls parce que certainement il n'y avait pas assez de personnel, et que mon travail était long. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, je pense que je suis simplement arrivée au point d'épuisement. Il y a eu un moment où je me suis sentie très mal, et je suis partie quoi. Ça s'est passé en douceur. J'ai senti que je parlais, j'ai vu dans le regard de mon mari qu'il me voyait partir aussi et qu'il était au désespoir au maximum. En fait je pense que c'est ce regard qui m'a tenue là. Je crois qu'à ce moment là il y avait un peu comme un choix, de me laisser aller ou pas. Si j'avais été seule, je pense que j'aurais pas... Enfin j'étais pas seule, j'avais un enfant à mettre au monde, mais c'était pas pareil. Mon mari il m'a retenue avec son regard.

Il a vite appelé, quelqu'un est venu, ils m'ont injecté je ne sais pas quoi. Et c'est vrai que moi après j'ai jamais vraiment cherché à savoir ce qui s'était passé exactement. Mais ce moment ça m'a fait un avant et un après, dans le sens où j'ai vraiment réalisé qu'on peut partir d'un coup, pouf, on change d'état et c'est fini, comme ça. On est vraiment des étincelles qui pouvons nous éteindre à tout moment. C'était une prise de conscience plutôt théorique, j'ai pas bouleversé ma vie quotidienne pour autant. Comme beaucoup d'humains, on croit toujours que ça arrive qu'aux autres. On sait qu'on est pas immortels, mais on agit comme si on l'était, quelque part.

J'ai bien dit à ma fille qu'elle était coupable de rien, que c'était moi qui devait sans doute passer par là. Que c'était mon chemin finalement. Depuis pas si longtemps que ça, j'ai vraiment la conviction que notre âme vit. Enfin, continue après notre mort.

J'ai été élevée dans la religion catholique, à la messe tous les dimanches. À l'âge adulte j'ai laissé tout ça de côté, ça m'intéressait pas particulièrement. Je me disais que cette histoire d'un seul Dieu, bof, c'était pas tellement réaliste. Et puis finalement, il y a eu un cheminement qui s'est fait sans que je le souhaite, sans vraiment que je m'en rende compte. Mais aujourd'hui oui je pense que quand on naît, c'est une âme qui vient s'incarner. Je me suis ouvert à certaines lectures de médium, comme Patricia Darré.

Elle parle de l'au-delà, des guides qui lui transmettent des informations. Elle dit que les « parents du ciel » nous apportent de la force en ce moment pour aider à passer ces temps difficiles, et qu'après, bientôt, ça ira mieux. Bon, vrai ou pas vrai j'en sais rien, mais les temps actuels ne sont pas je trouve toujours très réjouissants. Et croire que ça peut aller mieux, bon, tant que ça fait de mal à personne, je me dis pourquoi pas. Quand on voit qu'une guerre s'est déclenchée hier... Moi je voudrais un monde avec plus de respect, de fraternité, d'amour. Je pense qu'il faut garder confiance. Et qu'il faut surtout aimer. Aimer aimer aimer. Y'a que ça de vrai. Ce qui nous empêche de le faire... Le fait que certains veuillent tout pour eux j'imagine. Le pouvoir, l'argent. J'ai pas l'impression qu'on nous dirige pour nous offrir un monde meilleur. Mais plutôt pour remplir d'argent la poche des dirigeants. Je pense que ça va bien sûr toujours été comme ça, mais là j'ai l'impression que c'est plus que jamais. Je pense pas que j'aurais fait des enfants aujourd'hui. Bon, je dis ça. Mais je sais que le désir d'enfant passe outre tout. Mais j'ai vécu quand même, moi, dans un monde meilleur que celui qu'on a aujourd'hui. Pour moi là on est au pire du pire, en tout cas à l'échelle de ma propre vie évidemment. En ce moment je trouve qu'il y a vraiment un combat qui se joue, dont beaucoup de citoyens n'ont pas conscience. Moi j'ai très très peur pour nos libertés. On nous en a enlevé énormément déjà. Le pass sanitaire pour moi c'est vraiment le pass de la honte.

En fait la question c'est toujours la même : est-ce qu'on est dirigés par des gens très bêtes, qui prennent des décisions à la va-vite sans voir plus loin que le bout de leur nez ? Ou au contraire par des gens très malins qui savent exactement où ils veulent nous emmener, et qui préparent toujours leurs actions avec trois coups d'avance ? Je ne sais pas. En tout cas ce qui est sûr c'est qu'il n'y a pas de réponse beaucoup plus rassurante qu'une autre.

*

Classiquement, moi ma révolution ça a été un deuil

J'ai perdu ma meilleure amie quand j'avais 18 ans, j'ai passé mon bac et je suis partie très loin

Du coup c'est vraiment des bouleversements très mélangés

Le décès de cette copine, à un âge où c'est pas forcément fréquent, ça a aussi accéléré ma fin d'adolescence

Je suis partie le plus loin possible dans le sud de la France, moi je suis de Dijon, j'ai quitté ma famille, tout mon cadre

Pour faire place à moi

Cette année de terminale tout entière oui a été le basculement

C'est l'année aussi où tu dois faire des choix
La révolution pour moi ça a à voir avec le choix
En même temps t'es ado, t'as les hormones en branle, tu es dans une spontanéité qui facilite les choses
L'adolescence ça te fait pousser des ailes, tu as encore toute la vie devant toi, t'es plus insouciante, tu remets moins de choses en cause quand il s'agit de tout bazarder
Ma copine elle s'est faite assassiner
J'étais pas dans un milieu avec de très bonnes fréquentations
Beaucoup de drogue, des gens perdus, beaucoup d'argent de trafics
Ma copine venait de rentrer à la fac, elle était avec un mec qui vendait et qui avait une énorme emprise sur elle
Elle a voulu sortir de ce milieu là, elle a essayé de le quitter
C'était l'année juste après la mort de Trintignant sous les coups de Bertrand Cantat, moi j'écoutais beaucoup Noir
désir ; c'est un peu le même genre de circonstances
Son mec s'est fait attraper juste après ça
Par rapport à son trafic
Il s'est suicidé pas longtemps après
Il n'a pas laissé de lettre, on ne saura jamais exactement ce qui s'est passé
Il y a eu non-lieu et puis voilà
Moi j'ai été dans toute cette histoire pendant un long moment cette année-là, et j'ai vraiment fait le choix en partant de tout laisser derrière moi
J'ai une grande sœur qui a 10 ans de plus que moi
Le jour de ses 18 ans elle est partie à la rue pendant deux jours ans, par choix
Je pense que ça m'a pas mal marquée, et j'ai un peu refait le même chemin qu'elle a l'adolescence
Je vécu des histoires dans ce monde là qui étaient chouettes quand j'avais la tête dans le guidon, mais avec le recul je me rends compte que ce que je trouvais anormal à l'époque était en fait vraiment super grave
Des viols, des séquestrations
Mais moi je me sentais forte, est libre, et indestructible
L'adolescence quoi (elle rigole)
En même temps je dis ça mais j'ai un frère jumeau et pour lui c'était totalement différent
C'était un sportif au niveau
Quand je suis arrivée aux Beaux-Arts à Nîmes, je suis passée d'une grande maison squattée un appartement crous de 7 mètres carrés
J'ai coupé les ponts avec mes parents aussi je savais ce que je ne voulais pas revivre en arrivant à Nîmes, du coup je suis allé vers tout ce qui était nouveau
J'ai arrêté de boire et de fumer, complètement
Je suis devenu la petite fille sage à l'extrême
Avec mes parents pendant deux ans on a eu aucun contact, et puis c'est revenu petit à petit
J'étais en conflit avec eux depuis que j'avais 14 ans, mon père voulait absolument que je passe un bac, moi je voulais un bac arts appliqués ou rien
Au final j'ai fait un BT option céramique, je me suis retrouvée à l'internat et mes parents n'avaient pas les moyens de le payer, ce qui me mettait hors de moi
C'est pour ça d'ailleurs que j'ai quitté l'internat et que je suis me suis retrouvée à ouvrir un squat
Avec le recul je vois bien qu'ils faisaient pas exprès, qu'ils faisaient sans doute de leur mieux
Je crois que j'avais beaucoup de colère à l'adolescence et que ça s'est retourné contre eux
Quand je suis arrivée à Nîmes aussi je pouvais rien faire, parce que mon père était interdit bancaire, du coup j'ai fait des papiers pour dire que je n'étais plus sur leurs impôts, ça s'appelle une rupture familiale
J'ai eu besoin de ça pour pouvoir me trouver, me construire moi-même
Ce qui a fait révolution en moi ça a vraiment été ce choix de partir
Aujourd'hui je choisis aussi quel rapport je construis avec ma famille, qui est aimante et bienveillante, mais que j'ai besoin de voir seulement par petites touches
Il y a quelque chose d'autre qui a fait révolution en moi
Moi je me rappelle pas trop mais il paraît que ça a été important
En CM2 on a été séparés, pour la première fois on n'a pas été dans la même classe avec mon frère jumeau
Et apparemment j'ai pris mon envol à ce moment-là
Je me rappelle pas du soulagement que j'ai ressenti, mais je me souviens qu'avant ça je devais toujours penser à prendre son cartable parce qu'il oubliait, que c'était moi qui m'occupais des devoirs...
Ça me pesait pas du tout, c'était mon rôle, ça me dérangeait pas
Mais a priori ça m'a fait du bien quand j'arrêté de le faire
Avant ça, avant de partir, j'avais pas vraiment envie de m'en sortir, de me sortir de ce milieu, de ces embrouilles
C'était comme une drogue
Tu connais les codes, tu te sens chez toi dans le milieu, la vie était aussi beaucoup dans l'organisation du squat,

recupérer les invendus, faire la manche le week-end pour nous acheter des clopes...

C'était ma vie quoi

Il y avait aussi ce truc convivial, militant

Autour de moi il y a quand même beaucoup de gens qui ont sombré dans la toxicomanie ou dans la prison

Mes potes qui s'en sont sortis, maintenant ils sont éducs, ou tous dans le social en tout cas

Ma sœur elle est revenue de ses deux ans à la rue toxicomane à l'héroïne, c'est ma mère l'a sevrée

Elle est revenue parce qu'elle a vécu des trucs horribles dans la rue

Et puis voilà, je sais pas ce qu'elle en dit aujourd'hui de tout ça

Maintenant elle est intermittente, costumière à l'opéra de Dijon

Elle s'est trouvé une place

Ce milieu dans lequel j'étais à l'adolescence, c'est un truc de situation je dirais

J'ai grandi à la ZUP, et je me suis retrouvée à prendre de l'eau écarlate dans les caves et à faire n'importe quoi

Mon frère, lui, il s'est mis à faire du judo, il a trouvé sa tribu là-bas, il s'est mis à fond dedans

Voilà quoi

Je pense qu'à l'adolescence on se cherche une tribu, et on va là où on trouve des gens qui veulent bien de nous

Sûrement que des fois, les trajectoires de vie ça se résume simplement à ça

*

C'est marrant parce que votre projet là ça ressemble à des choses que je fais dans mon métier de coach

J'ai beaucoup fait parler les gens et je trouve qu'il n'y a rien d'impudique a dedans, parce qu'on se relie à travers ce qu'on est

J'ai trois moments de bouleversement en fait

Le premier c'est à 35 ans

Je travaille comme coordinateur responsable d'un changement de culture dans une cimenterie

Comité d'entreprise quoi

La mission venait à terme, je pensais pouvoir me recaser dans la même entreprise dans une autre fonction, et au lieu de ça j'ai eu mon ticket de sortie

J'ai été licencié un vendredi avec effet immédiat

Pendant le week-end je suis resté comme à 10 cm du sol

Mon état d'esprit c'était : il s'est trompé

On peut parler de déni

A l'époque j'ai cinq enfants en bas âge, ma femme ne travaille pas

Alors perdre mon travail à ce moment-là, c'était vraiment la pire chose qui puisse arriver

Surtout que j'avais performé dans ma mission précédente

Le lundi quand j'arrive je me rends compte que c'est bien la réalité, mais je vais rester six mois à balancer ce truc dans ma tête

C'est un gars au bout de six mois qui m'a dit bon tu crois pas qu'il serait temps d'arrêter de parler de ça ?

Et il avait raison

En plus en quittant, mon boss m'avait dit tu vas faire un out placement

C'est une formation qu'ils payent, pour se réorienter

Quand il m'a dit ça je l'ai traité de connard intérieurement

Et puis finalement je me suis mis à mon compte dans le monde du coaching, de la formation

Accompagner les gens dans le changement, c'est ce que j'appelle « réconcilier les perspectives improbables »

Le choc, c'est de me rendre compte avec le recul que ce licenciement était la meilleure chose qui pouvait m'arriver

Jusqu'à 35 ans j'étais dans la pleine puissance de l'enfance en fait

Je n'allais rien rater, rien d'aller m'arriver

Un pédiatre qui suivait mes enfants m'avait dit « on devient adulte quand on distingue ses rêves de la réalité »

Moi je croyais qu'il voulait dire qu'être adulte c'était ne plus rêver

Mais non ! Ça ne veut pas dire rejeter le rêve

Mais simplement de distinguer les deux, le rêve de la réalité

Et mon boss, à ce moment-là, imposer la réalité : non tu ne seras pas heureux dans la hiérarchie de la cimenterie, non tu n'es pas ingénieur et tu n'as pas ta place dans cette boîte.

Il avait raison

Le deuxième bouleversement c'est à 44 ans

Ma femme décide de mettre fin à notre relation

Je dis bien : ma femme décide de mettre fin à notre relation

Et là pendant deux ans je vis l'échec

Je n'accepte pas l'échec

De nouveau, principe de réalité, au bout de deux ans je me rends compte que quand on se sépare on est deux
C'est toujours 50/50

Moi je n'aurais pas osé le faire

Elle, elle a osé

On avait presque 20 ans de mariage, donc amoureusement, socialement, c'est un terrible échec

En plus je viens d'une famille où le divorce n'est pas une option

Mon père me disait de ne surtout pas en parler, de ne surtout jamais dire que j'étais divorcé

De la même manière qu'on ne dit pas quand on a un cancer, ou le sida

Famille classique du classique quoi, catho et tout ça

Avoir une crise avec mon épouse il n'y avait pas de problème

Mais être socialement divorcé c'était très difficile

Aussi te demandes et puis qu'est-ce qu'il va se passer avec les enfants, et puis est-ce que j'aurais encore une vie amoureuse après, et puis qu'est-ce que je vais faire... C'est l'inconnu quoi

Je me suis dit « je suis passé à travers ma première crise, mon licenciement, je vais bien m'en sortir »

Et là je décide, contrairement à ce que font beaucoup d'hommes, de vivre mon truc tout seul, sans courir après les filles, sans chercher à rencontrer quelqu'un d'autre

J'ai fini quand même par rencontrer ma compagne actuelle en 2006, avec la particularité que nous n'habitons pas ensemble

Après mon divorce, j'ai vraiment eu le sentiment de n'avoir en fait rien compris à l'amour, à la relation entre un homme et une femme

Je suis reparti d'une feuille blanche

J'écris un texte qui s'appelle « à deux on est trois »

C'est-à-dire toi, moi, et la relation

Ça m'a permis de découvrir énormément de choses, cette rupture inattendue

À l'époque aussi, je confondais mettre fin à quelqu'un et mettre fin à une relation

Évidemment, on peut ne plus supporter une relation mais toujours aimer la personne

Ce n'est pas forcément les individus qui sont en cause

Tu as des gens au contraire qui ont pleinement conscience de la relation, mais pas des individus ; et un jour, ils se réveillent en se disant « et moi là-dedans ? »

Avec ma nouvelle compagne on a eu une grosse crise ; on a eu envie de mettre fin à la relation, mais on a réussi à identifier précisément ce qui ne nous avait pas

Parce qu'on avait envie d'enlever ce qui nous était désagréable, mais ça voulait dire en même temps enlever plein de choses qui nous étaient agréables

De la même manière, on a réussi avec mon ex femme à rester un couple parental

La relation s'est complètement reformée, et on s'entend extrêmement bien

En ce moment on entend beaucoup « il faut s'aimer d'abord soi-même pour aimer les autres »

Mais c'est une pression énorme qu'on met sur les individus

Moi je pense qu'être attentif à la relation permet d'amener de l'amour à soi

C'est pas à la mode ça en ce moment dans le développement personnel

Mais moi je dis mais non ! Investis-toi dans tes relations, et ça te permettra au contraire de t'aimer toi-même !

Moi je ne crois pas qu'il suffit de ne pas avoir été aimé pour ne pas savoir aimer en retour

Investi ton rôle de compagnon, investi ton rôle de père ! La résilience ça existe

Il y a des gens qui viennent de bien plus loin et qui ont réussi à dépasser leurs traumas

Alors pourquoi un enfant battu deviendrait-il forcément un parent violent ?

Alors oui il y a des gens qui n'arrivent pas à surmonter leurs traumas ; jusqu'à ce qu'ils y arrivent

Ça reste possible jusqu'au bout

Même si quitter le schéma qu'on connaît, c'est toxique soit-il, ça fait peur évidemment parce qu'on tombe dans l'inconnu total

Ça fait très peur l'inconnu

Il faut être prêt pour y aller

Encore faut-il que ce soit le bon moment dans une vie

Maintenant je vais dire : le moment où les gens arrivent à traverser la histoire, leur fatalité, on ne sait jamais quand ça sera

Peut-être ça sera deux minutes avant de mourir

Ou alors peut-être que ça ne sera pas dans cette vie-là

Ma troisième révolution c'est plus récent, c'est en 2020

Il y avait quelque chose qui n'allait pas avec ma compagne

Et moi je pète un plomb, ce qui est très rare chez moi

Quand ça m'arrive c'est vraiment que ça fait longtemps que la pression monte, et que je n'avais pas réussi à en parler

Elle part en vacances un mois, elle revient, moi j'étais en pleine convalescence de la Covid, il fallait que je retrouve

mon tonus de vie, c'était une sacrée expérience
Que j'ai trouvé finalement assez belle, mais bon c'est une autre histoire
J'avais la fièvre, c'était la canicule, et je dis à ma compagne « ne viens pas »
J'ai pas l'énergie de me justifier, de négocier
Et pour elle c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase
Et qu'est-ce qu'elle fait ? Elle va sur un site, elle trouve un mec
Et elle finit par me dire, après 12 heures on avait fait l'amour merveilleusement bien : « ce soir je vais voir l'autre »
Et elle le fait !
Elle a eu du courage je trouve de venir me le dire en face
Avec un aplomb incroyable, quand j'y repense
Ça me met globalement dans un état pas possible, j'ai du mal à dormir, du mal à travailler
Et là, fort de mes expériences passées, je dis : oui.
J'ai collé des « oui » partout dans mon bureau
Oui elle est avec ce type, oui elle couche avec lui, oui c'est la réalité, oui
Mais c'était pas la paix tout de suite, c'était juste : consentir
Et quand je dis ça c'est pas une vie de l'esprit, c'est vraiment mettre la réalité dans ton corps, jusque dans tes orteils
Le corps de ma compagne est avec un autre homme, c'est très obsédant mais je ne vais pas en mourir
Suite à cette acceptation je suis très vite revenu vers elle ; on s'est revus
Je crois qu'elle aurait bien aimé avoir les deux
Finalement l'autre, elle l'a vu trois fois je crois...
Les gens me disait « mais quoi, tu continues avec cette salope ! ? »
Mais attends, moi à ce moment-là j'ai retraverser toute ma vie, toutes mes relations avec les femmes depuis que je suis petit
Moi mes relations avec les femmes, mes relations amoureuses, c'est mon plus grand terrain d'expérimentation, c'est là où j'ai le plus tendance à sur-réagir
Et cette expérience là, finalement assez proche du polyamour, ça a été un sacré truc pour moi
Ça a vraiment contribué à faire de moi un autre homme
J'ai réussi à dire oui à l'endroit qui était pour moi le plus sensible, le plus touchy, le plus dangereux
Et je ne me vante pas ! Mais j'ai réussi à dire oui !
Depuis ça je suis toujours avec ma compagne, et je sais que si cette relation s'arrêtait, ma vie ne s'écroulerait pas
J'ai davantage de plaisir à être tout seul qu'avant
Tout ça c'est nouveau pour moi
Parce que j'ai toujours eu tendance à la dépendance affective
Attention, je ne prétends pas aujourd'hui à tribunaux et contre toute forme de séparation de souffrance amoureuse
Mais j'ai déjà traversé beaucoup de miroirs
C'est très fort ces images de traverser chez moi parce que qu'est-ce qu'on fait face à un obstacle ?
Soit on bute dessus à l'infini, soit on fait le tour en se disant que c'est chiant mais que c'est pas grave, mais en fait on peut aussi traverser !
C'est comme un vitrail en fait
C'est laisser passer la lumière
Laisser passer les événements à travers nous
C'est se laisser traverser nous-mêmes parce qu'il est en train de se passer
Et puis à un moment donné ça y est
On a réussi à transformer ce qui nous arrive, on est passé de l'autre côté

On a traversé

*

Moi je viens d'Iñapari dentro de la région de Madre de Dios
C'est en Amazonie péruvienne
Dans le village où j'ai grandi, on n'avait que la radio pour communiquer avec l'extérieur
On allait laver nos habits à la rivière avec ma maman et ma sœur
On voyait les amérindiens passer sur leurs petits bateaux
Ma grand-mère était amérindienne, mon père descend des Portugais et des Irakiens
C'était le professeur de ma mère en fait, dans son village
Quand ils se sont connus elle avait 15 ans et lui 25
Ils ont du se marier parce qu'elle était enceinte de moi
Mon père c'était une personne très difficile

Il tapait beaucoup ma mère, beaucoup de violence, alors elle l'a quitté quand j'avais cinq ans
Elle s'était échappé sans rien dire à mon père, et elle nous a emmené avec elle, ma petite sœur et moi
J'ai quitté tout ce que je connaissais d'un seul coup
À l'époque c'était deux jours de route pour aller à la capitale régionale
Au village on n'avait pas tellement de jouets
Moi j'ai 42 cousins et cousines qui habitaient dans mon village avec moi
On jouait à trouver un fruit mûr le plus rapidement possible
On montait dans les manguiers avec un couteau à la ceinture et une boule de sel, pour manger avec les mangues vertes
On les mangeait directement perchés dans les arbres
On mettait des tissus autour des noix de coco et ça faisait notre balle de foot
Il y avait une école primaire, on avait cours seulement le matin
Et l'après-midi on était tous ensemble, tout le monde habitait proche donc on était très libre
On allait voir les maniocs, les bananiers, écouter les oiseaux, on aidait nos familles dans les champs
C'est des souvenirs très intenses pour moi
Quand on est arrivées à la ville, pour moi c'était impressionnant
Bon, en vrai c'est une toute petite ville, mais c'était que des choses que je ne connaissais pas
Il y avait beaucoup de commerces, beaucoup de motos, c'était dangereux parce qu'on habitait à côté d'une route
Au début j'en voulais à ma mère de nous avoir emmenées avec elle
J'étais très attachée à mon père même si je voyais bien la violence qu'il exerçait sur ma mère
Quand j'ai eu neuf ans, ma mère s'est mise avec un autre gars, et ça m'a mise très en colère
Mais je la voyais... Je sais pas... Plus heureuse
Et je me rendais compte aussi au fur et à mesure que tous les hommes n'était pas forcément méchants ou machos
La majorité des hommes de mon village était très machos
La femme elle cuisine, elle coud, elle obéit
Les hommes ils construisent des maisons, ils s'occupent du bois, ils chassent, ils travaillent aux champs
Et je me suis rendue compte à ce moment-là que quitter mon père, en fait, c'était vraiment la meilleure chose qu'elle
pouvait faire
Mon père a trouvé une autre femme, avec qui il a aussi été violent
J'en ai parlé avec mon père déjà, de sa violence, et du trauma que ça m'a causé
Il m'a répondu « il faut aller de l'avant »
Il frappait ma mère devant moi, mais moi il ne m'a jamais frappée
Il a toujours dit que j'étais la prunelle de ses yeux
Un jour je me suis interposée entre lui et sa nouvelle femme, j'étais en larmes, je disais des gros mots
Il est devenu tout rouge, il s'est mis à trembler
Je sais pas si c'est ça, ou si c'est qu'il a eu des coups durs dans sa vie, mais en tous cas je trouve qu'il a changé
Apparemment il ne frappe plus sa femme
Mais par contre il a toujours la violence en lui
Comme moi je l'ai en moi
J'ai des problèmes de troubles de personnalité, qui font que je peux être très violente
Je me mets en état de choc
J'ai des épisodes, c'est comme si j'étais possédée, je fais des trucs hyper bizarres et après je me souviens de rien
Par exemple je monte et je redescends d'un arbre hyper vite
Ou alors je traverse une rivière sous l'eau
Ou je peux recevoir des coups très violents et ne rien sentir
Ou alors je suis très méchante avec les hommes
Généralement avec mes amoureux
Ça a commencé avec ma plus grande histoire d'amour, quand j'avais 23 ans
J'ai quitté la maison de ma mère pour habiter avec lui
Il avait 10 ans de plus que moi
Comme mon père avec ma mère, oui
Il voyageait souvent pour son boulot, il allait à Lima, la capitale
Et un jour j'ai appris qu'il avait une femme, là-bas à Lima, et un enfant de l'âge de notre relation, c'est-à-dire deux
ans
C'était moi l'amante, en fait
Et depuis que son enfant était né
Quand je l'ai confronté, il n'a même pas cherché à nier
Et j'ai vraiment eu envie de le tuer
Ça a été ma première crise
Quand j'ai retrouvé mes esprits, c'était comme si je me réveillais d'un seul coup, j'ai eu un sursaut
Il y avait la police autour de moi, et lui à côté

L'appartement était sens dessus dessous, il y avait plein de sang sur les choses
Du sang de lui
Moi j'avais des bleus partout, j'avais des épines dans le corps
Et depuis, j'arrive pas à me défaire de cette merde
C'est des épisodes qui m'arrivent, comme si mon corps criait un besoin animal de courir, de crier au sommet d'un arbre
Ma mère m'a déjà vu comme ça, elle dit qu'on dirait vraiment qu'il y a une énorme force destructrice en moi
Que je ne suis pas censée avoir le reste du temps
Je fais des trucs que je ne pensais pas savoir faire, dans ces moments
Une fois j'ai plongé depuis le toit d'une maison dans un lac, toute nue, à 9h du matin après une nuit blanche, et je l'ai quasiment traversé en apnée
Mon cousin a voulu me forcer à mettre des habits
Apparemment j'ai répondu « la beauté c'est pas fait pour rester caché. Moi je veux pas mettre des habits »
Pendant longtemps je pensais que ça arrivait à tout le monde un peu ce genre d'épisodes
Parce que j'entendais des gens qui avaient des trous noirs avec l'alcool, tout ça
Y'a plein de gens bizarres en fait
Mais je me rends bien compte que c'est pas normal de faire du mal aux gens que j'aime évidemment
Et par rapport au boulot aussi ça me fait peur
Après une crise, je me sens trop mal pour assumer une quelconque responsabilité
Et je sais que si je fais une crise au boulot, je vais dire aux gens que j'aime pas trop toutes leurs quatre vérités, je vais leur faire du mal, j'ai trop peur de ça
Des fois je vais pas bosser parce que je me sens trop fragile
C'est vraiment la rage animale qui monte depuis mon bas-ventre
Un besoin de quelque chose
En ce moment je cherche de l'aide pour tout ça
Je me dis que déjà il faudrait que j'apprenne à dire aux gens calmement les choses qui me dérangent chez eux, parce que je n'y arrive pas du tout pour l'instant
Après cette histoire avec le mec marié, j'ai fait une dépression
La seule porte de sortie que j'ai vu, ça a été le voyage
Partir et tout quitter
Et l'idée que j'ai trouvée, ça a été de partir à Salvador de Bahia pour le mondial de foot
Alors j'ai tout lâché, et je suis partie habiter au Brésil
Moi je joue au foot féminin, j'adore le mondial
J'allais pas aux matchs parce que ça coûtait trop cher, mais j'allais à toutes les fêtes pendant les matchs
Comment ça s'appelait déjà ? Les Fan Fests voilà, ils mettaient des écrans géants et tout le monde dansait, chantait...
Salvador n'importe où tu rencontres des batucadas, partout
Ça m'a sauvé, la musique, le voyage, et d'avoir tout laissé derrière moi
Ça ça a été une vraie révolution aussi

Finalement j'ai rencontré mon copain actuel, par un ami qui était en couple avec la sœur jumelle de l'ex de mon copain
Ouais c'est un peu compliqué
Moi j'ai eu une histoire avec cette fille, donc l'ex copine de mon copain, quand ils étaient encore ensemble
Lui il habitait au Canada pendant ce temps là, moi avec cette fille c'était juste une histoire d'un soir
Et pendant la nuit, elle me montre sur son téléphone la photo de son mec, c'est-à-dire de mon actuel mari
Que je connaissais pas du tout évidemment, et que j'ai trouvé beau gosse
Et c'est à une fête organisée chez cette même fille, parce qu'on était devenues copines, que je l'ai rencontré un jour pour de vrai, quand il est rentré du Canada
Sauf qu'entre-temps, elle elle avait rencontré un italien donc elle était folle amoureuse, et avec qui elle vivait une histoire parallèle, mais elle ne l'avait pas dit à son mec officiel
Nous on s'est plu, on a commencé à coucher ensemble alors qu'il était encore avec sa copine, c'était vachement froid entre eux et il ne comprenait pas trop pourquoi
Et un jour, on a baisé dans les chiottes de sa maison, et elle nous a grillés, elle a toqué à la porte
J'avais super honte, lui aussi, il se sentait mal de l'avoir trompée
Alors finalement c'est moi qui lui ai dit la vérité, qu'elle avait un autre mec
Il a quitté sa copine, et il est venu vivre avec moi dans mon village
C'est une histoire un peu bizarre tout ça, ouais

Plus je réfléchissais à cette histoire de révolutions intimes, plus je me rendais compte que les conséquences des grands événements ne sont pas immédiats. C'est pas forcément l'événement lui-même qui est énorme. Les conséquences ne sont pas forcément proportionnelles à l'événement en fait. Ou alors on se rend compte des conséquences de tel truc beaucoup plus tard.

En tout cas j'avais pensé à quand j'ai commencé à faire du théâtre, même si ça fait peut-être un peu mise en abîme ? J'avais 11 ou 12 ans, j'avais vu une pièce de Rabelais, Gargantua, c'était l'atelier théâtre du collège quoi. Et j'ai eu trop envie d'en faire, sans trop savoir pourquoi.

Et depuis c'est resté très présent dans ma vie, toujours en amateur. J'ai choisi un métier qui me prenne pas trop la tête, pour garder du temps pour le théâtre. J'ai jamais eu envie d'en faire mon métier, mais la façon que j'avais de voir le théâtre a façonné des choses dans ma vie. Ça m'a beaucoup aidé avec ma timidité déjà, le grand classique. Et puis ce truc de donner quelque chose aux gens ça m'a toujours plu. De faire un spectacle pour l'offrir. J'ai fait beaucoup de choses différentes, et donner un personnage aux gens, transmettre un texte, cherché à faire vivre justement des personnages un peu archétypaux... Faire naître des personnages, un peu. Le personnage que j'ai préféré c'était un projet très spécial. Une pièce un peu dans l'esprit clown. On avait tous créé un personnage, un univers, le texte importait très peu en fait. Et puis c'est une pièce qu'on avait joué pas mal, ça a été très prenant. Je gardais des trucs de ce personnages en dehors du plateau. Après, dans le théâtre amateur, bon, des fois y'a un peu des gens qui viennent pour faire leur thérapie de groupe quoi. Mais quand on arrive à avoir un groupe soudé qui travaille vraiment à un projet commun, c'est intéressant. J'arrive même pas à imaginer qui j'aurais été si je n'avais pas commencé le théâtre. J'ai trois enfants, j'ai joué enceinte jusqu'aux oreilles. Et je me sentais plus libre de garder le théâtre en passion amateur. Je voyais des copains essayer de se professionnaliser, et je savais pas si moi j'aurais eu envie de faire des pubs ou de jouer dans Plus belle la vie. J'ai toujours bien aimé quand il y a une rigueur de travail, mais sans forcément que ce soit élitiste, ou sur casting ou quoi. Même dans les groupes amateurs y'a toujours des gens qui viennent juste pour briller, pour avoir le gros rôle, pour faire leurs blagues, pour se montrer.

J'avais pensé aussi à quand j'ai décidé de reprendre mes études de psycho pour être psychologue. En fait j'ai fait une licence à distance, c'était passionnant et tout, mais plus je voyais ce que c'était et plus je me disais « mon dieu, je vais mourir si je fais ça comme boulot. » Je voyais tout l'investissement de dingue que ça demandait au niveau don de soi. Et puis je me suis dit que je ferais mieux de m'occuper de moi en fait ! Je sais pas si tu vois ce que je veux dire ? Je me sentais pas forcément assez solide moi à l'intérieur. J'ai eu peur de me faire broyer. Je me voyais pas gérer ma famille correctement en rentrant d'une journée en tant que psy. En faisant un truc pour changer de vie, ça m'a fait changer de vie, mais pas dans le sens attendu !

Après bon bah le Covid aussi hein ça m'a quand même fait une bonne révolution. Peu de temps avant que ça commence, on a eu une grosse discussion avec mon mari, et je lui disais « mais c'est pas possible, les gens ne se laisseraient pas faire si on leur imposait certaines choses. » Et puis avec les masques, le confinement, le pass, et tout ce silence qu'il y a eu en face... C'est plus ce silence qui m'a choquée que tout ce qui a été dit en fait. Je me disais « mais ils sont où les gens qui ouvrent tout le temps leur gueule là ? »

Moi j'ai jamais eu de pass sanitaire, et je pense que les gens qui en ont toujours eu un n'ont pas forcément vu à quel point les privations de liberté était graves en fait. Tu te rends pas compte quand toi tu es privé de rien. J'ai trouvé ça très inquiétant oui.

On décide que telle personne ne peut plus accéder à des trucs publics, sur critères un peu médicaux. Et puis même, des trucs entendus dans la rue, par exemple devant l'école, des parents qui disaient qu'il faudrait que les flics viennent contrôler pour que les parents mettent bien leur masque. Ou des gens qui s'écartent vraiment de ton passage... Je veux dire ça va, on est en pleine campagne, on est pas quichés quoi.

Mon premier enfant aussi ça a été une prise de conscience. Déjà la grossesse, être deux en permanence, c'est la responsabilité qui te tombe dessus. Moi j'ai trouvais très spécial d'avoir quelqu'un dans moi. T'es plus jamais seule en fait. Ça t'entraîne pour la suite... Tu peux plus penser qu'à ta pomme. Tu peux pas te dire « pif je mets en pause et je pars faire autre chose. » T'es responsable de chez responsable quoi. Après j'ai bien vécu ma grossesse, mais t'as vraiment un corps étranger dedans toi, qui bouge, qui fait sa vie, qui va sortir, que tu vas rencontrer. Et après dans toute ta vie tu peux plus te permettre de foirer, ou d'avoir un accident, ou de lâcher ton boulot... Tu dois assurer. Et puis la relation avec un enfant à toi, tu peux la comparer avec aucune autre relation dans ta vie en fait. C'est quelqu'un qu'on a porté, qu'on doit faire grandir. J'ai une vieille sage-femme qui disait « tu signes pour donner ton âme au diable quand tu fais un enfant. »

Quand tu deviens parent, tu signes pour te faire du mauvais sang toute ta vie, pour te faire du souci toute ta vie pour tes enfants.

*

Moi j'ai pas grand-chose à dire, ça va pas être passionnant. Maintenant j'ai 70 ans. On change, on change de monde aussi. On a plus d'insouciance. Je dois dire que l'insouciance, je l'ai gardée assez longtemps.

Je suis née en Argentine, j'ai vécu en Amérique latine jusqu'à l'âge de huit ans. Puis mes parents ont divorcé, et j'ai été envoyée en pension en Suisse. Chez les bonnes sœurs. Alors forcément le pensionnat déjà ça marque, mais alors les bonnes sœurs aussi hein ! Après c'était cool, je faisais du ski, il y avait un super terrain de jeu, c'était la campagne. Le côté moins drôle c'était la messe deux fois par semaine et puis la confesse. Non c'était pas obligé la confession, mais on était obligé moralement si tu veux.

De suite je suis allée vers Paris, puis à Barcelone, puis en Angleterre. Et puis ça a été 68, là c'était plus intéressant. J'y ai vraiment cru moi à tout ça. J'ai encore les fascicules dans mes affaires. Je me suis rendue compte que je ne voulais pas travailler comme traductrice pour les grands organisations internationales. Alors je ne pouvais plus être interprète. À cette époque là je me cherchais ; je cherchais toujours une famille. J'avais un lien très fort avec les parents, sauf que les parents n'étaient pas là. J'ai rencontré des groupes brésiliens en exil, Caetano Veloso et Gilberto Gil, et je suis partie avec eux au Brésil. J'étais tout le temps hébergée chez des gens là-bas, j'étais en relation amoureuse avec un bassiste mais ça a capoté dès que je suis arrivée sur place. J'essayais un peu d'oublier tout ce que j'avais appris précédemment.

Un autre truc important ! À la fin de mes études j'habitais en communauté et on a décidé de tous devenir végétariens. Pour moi argentine ça a été compliqué de lâcher la viande, mais ça s'est bien passé au final. Depuis, je le suis toujours. Si tu veux je suis pas devenue végétarienne par respect pour les animaux, c'était plus inspiré de la macrobiotique, c'était plutôt pour la santé morale et physique.

Et puis au bout d'un moment au Brésil j'ai commencé à perdre un peu les pieds, et le sens de... J'étais beaucoup dans mon imagination. J'ai pas mal fantasmé sur pas mal de choses. J'étais très intéressée par le candomble, les Orishas, Yémanjá et tout ça. J'ai pas fait de transe ni rien, mais comment dire... Je vivais, personne ne m'a jamais trouvée anormale mais... J'ai jamais fait de psychanalyse, donc je sais pas trop ce qui m'est arrivé exactement. Je me sentais pas anormale moi-même, mais disons que j'avais des croyances... J'avais adopté par exemple le fait que j'étais fille de la mer, de l'océan, bon, voilà. Je vivais dans mon imaginaire. Je suivais mes amis, mais j'étais pas moi-même, j'étais pas forte. Au bout d'un moment il a fallu quand même rentrer. C'est vrai que c'est pas clair quand j'en parle. Quelque part c'est une année qui m'a libérée de tout ce que j'avais appris.

Je suis rentrée en France sans trop savoir non plus ce que je voulais faire. J'étais à Paris, je faisais de l'expression corporelle, j'allais aux concerts... J'étais surtout avec des étrangers, argentins, brésiliens. J'ai distribué des journaux underground à Montparnasse, j'ai proposé des passeports Citizen of the world, j'étais à fond dans le Women's lib. Et je suis quand même devenue traductrice. Je manquais un peu d'encadrement je dirais. J'étais près de mon père, j'avais des profs avec qui j'avais des affinités. Mais je vivais quand même une vie beaucoup plus communicative avec les gens avant mon départ au Brésil. Après ça, j'ai eu du mal à me lier avec des Français. J'étais avec des gens du Magic Circus, avec des gens du Living Theater.

Et puis un jour j'avais tout fait à Paris, je supportais plus l'ambiance. C'était le moment du sida, du sang contaminé... Je suis partie à Barcelone.

Le parcours de ma vie pour moi c'est tous ces changements, tout ces déménagements.

À Barcelone j'ai fait un peu de traduction, et puis j'ai commencé à enseigner. Mais ça n'a pas été épanouissant. Tu as 6 classes de 44 élèves, sans la formation adéquate... Je dois dire que je suis un peu allée d'échec en échec. Mais j'ai quand même beaucoup appris pendant mes 7 années en tant que prof. Je me suis formée moi-même, je me suis infiltrée à l'IUFM, j'ai passé le CAPES, j'ai raté l'oral et je me suis arrêtée là.

J'ai subi aussi une hystérectomie. On m'a enlevé l'utérus parce que j'avais un fibrome, et quand je me suis réveillée le con de chirurgien il m'a dit « je vous ai enlevé aussi les ovaires, comme ça vous n'aurez plus de problèmes. » Ça m'a rendue complètement différente. Je suis sûre que c'est à cause des ovaires. Pendant au moins cinq ans je ne me reconnaissais pas moi-même. J'avais plus d'autorité. C'est beaucoup dans les tripes que plein de choses se jouent. Et moi sans mes ovaires j'avais perdu toute ma puissance. J'avais toujours cette sensation de ne pas être comme les autres, parce que je n'ai plus d'ovaires ni d'utérus. Ça m'a beaucoup complexée intérieurement. Et à partir de là aussi je n'ai pas beaucoup eu d'histoires amoureuses. J'en avais envie, mais ça ne se passait pas bien. J'avais une sensation de manque, de vide. J'ai eu une relation un peu longue, mais les relations sexuelles ne se passaient pas comme j'avais l'habitude quoi. Je n'avais pas le même plaisir, je guidais moins... Pour moi oui, c'était en lien direct avec la perte de mes ovaires et de mon utérus. J'avais encore une libido, mais j'arrivais plus vraiment à faire l'amour. J'ai jamais essayé de reconquérir ma sexualité non. Si, je regrette de pas l'avoir fait si tu me le demandes, mais en effet je ne l'ai jamais fait. Bon, c'est vrai que c'est jamais trop tard. Mais de toute façon ici je ne rencontre personne.

Je suis passée à côté d'une histoire quand même en voyage. C'était vraiment un chouette gars, j'ai pas voulu faire l'amour avec lui, toujours à cause de mon opération.

Aujourd'hui la suite ce serait quoi pour moi ? Et bien... Peut-être l'acceptation de voir le monde un peu différemment. Une acceptation progressive du fait que je vieillisse. Maintenant je me raconte beaucoup moins qu'avant. Avant je parlais davantage, je me mettais souvent en scène, je parlais de mes expériences, de mes voyages... Aujourd'hui je suis davantage à l'écoute, j'observe.

Je pense que tous les événements de la vie nous impactent plus ou moins. La mort de John Lennon ou la chute du mur de Berlin, tout ce qui se passe va changer quelque chose en nous. Naturellement, la mort d'un père c'est encore autre

chose. Quand j'ai eu le coup de téléphone qui m'a annoncé sa mort, je me rappelle m'être dit que plus rien n'avait de sens. Et pourtant je le voyais deux fois par an. Alors pourquoi ça change tellement de choses ? J'ai commencé à voir le monde tel qu'il est vraiment. Méchant. J'ai réfléchi un peu à notre rendez-vous d'aujourd'hui, et je me suis demandé pourquoi je ne me racontais plus, pourquoi je ne me cherchais plus. Je manque de rencontres intéressantes, de gens que tu croises comme ça et avec qui tu discutes, avec qui t'emmènes dans des endroits que tu ne connaissais pas. Je manque de nouveautés, de points de vue inattendus. J'ai pas d'enfants, parce que j'ai pas eu de père disponible. Mais j'ai eu des moments où j'ai beaucoup regretté ça.

Ah ! Mes crises de foi ! C'est un revirement ça les crises de foi ? J'ai eu les deux, la foi chrétienne et la jaunisse. La crise de foi chrétienne, c'était chez les bonnes sœurs bien sûr. J'ai eu un « appel » à 12 ans, je sais pas comment dire, une petite illumination. J'étais sûre que j'allais devenir bonne sœur. Et puis ça m'est vite passé.

Aujourd'hui ce qui me permet de me sentir en vie c'est les groupes de tai-chi, avec qui j'ai fait pas mal de stages. Je n'ai pas de grandes amitiés, mais on s'entraide beaucoup, ça me maintient, c'est beau de partager une discipline. C'est dommage, je me rends compte en te parlant que mes souvenirs sont très flous. Comme si j'avais le titre des films, mais pas les synopsis. C'est étrange.

*

J'essayais de penser à ce qui avait changé ma vie... Et oui il y a des actes qui ont tout changé. Au collège j'ai redoublé, ça m'a fait avoir un accès à une option art, et ça a changé toute ma route. J'ai rencontré mes grandes amies, et j'ai continué ma scolarité en art. Ma grande sœur a fait tout le parcours classique en filière générale, et je vois que moi j'ai eu un parcours beaucoup plus ouvert. Je viens d'un village du Gard où c'est vraiment culture locale, assez sédentaire. Et les deux grandes amies que j'ai rencontré c'était une mauricienne et une américaine. Ça m'a ouvert vers l'ailleurs, vers d'autres possibles, d'autres visions du monde. Avant ça, dès que je m'habillais un peu différemment je me faisais beaucoup critiquer au lycée général. Dans la filière artistique il y avait cette tendance un peu hippie, je me sentais moins différente. Mes parents s'inquiétaient pour moi, parce que des gens fumaient des joints... Dans la filière c'était plutôt l'alcool, et ça c'était davantage autorisé dans la tradition locale.

Et puis aussi je me suis faite opérer de la cheville, j'ai une belle cicatrice. Mes ligaments étaient abîmés depuis un moment, mais je ne prenais pas le temps de me faire opérer. Et à 26 ans je me suis retrouvée au chômage, j'avais du temps, j'avais besoin d'une coupure... Là je me suis faite opérer, et j'ai passé trois mois de retour chez mes parents, avec le pied en l'air. J'ai passé ces trois mois magnifique en fait, à fouiller Internet pour découvrir mieux tout ce qui était possible dans ce qui m'attirait, les chantiers participatif d'éco-construction, les communautés autogérées...

Quand ma cheville a été guérie, je suis partie dans un grand périple de presque un an dans ces chantiers et dans ces communautés, grâce à tout ce temps passé à regarder ces trucs à travers un écran, et qui me donnaient trop envie. Comme je sortais de mes études, et que j'avais enchaîné direct sur mon premier boulot, ce temps creux de l'opération m'a vraiment donné la place pour réfléchir à ce que je voulais vraiment faire par la suite. Et puis ça m'a aussi donné l'occasion de voir que je voulais pas du tout revenir et rester chez mes parents !

Un truc qui a bien tout changé aussi c'est des amis mexicains qui se mariaient, pour moi c'était impossible de rater ça. J'ai contacté une amie qui bossait chez American Airlines, et elle m'a dit « ah bah moi si tu veux je te fais voler en stand-by, et ça te fait un billet ouvert sur toutes les Amériques. » Ça veut dire concrètement que je ne payais que les taxes d'aéroport, que je ne rentrais dans les avions que s'il y avait des places disponibles. Il y a tout un dress-code, tu dois pas porter de jupe, ni de jogging, il vaut mieux être habillé en noir et blanc... Parce qu'ils ne savent pas où ils vont te mettre jusqu'au dernier moment, tu peux te retrouver en première classe, il faut que tu passes inaperçue. Moi à ce moment-là j'avais un boulot, on avait monté une SCOP en auto-construction. J'ai tout arrêté, j'ai vendu mon camion, j'ai fait mes bagages et je suis partie comme ça, sans savoir pour combien de temps. Et au final j'ai passé presque un an en voyage, à aller dans plein de pays. J'ai rencontré un québécois sur les plages du Mexique, on est restés six ans ensemble, je suis allée habiter au Québec avec lui ensuite... Donc ouais, le mariage mexicain ça n'a pas juste été ça ! Et puis j'ai découvert là-bas les plantes médicinales, l'Amazonie, la spiritualité, les voyages avec les plantes, plein de choses qui sont restées importantes dans ma vie après. J'adorais cette liberté de me dire « qu'est-ce que je fais là, en voyage sans fin, sans but ? »

Des fois c'était pas du tout plaisant, j'avais pas envie de vivre le voyage « touristique ». Quand je suis arrivée dans la forêt péruvienne je crois que j'ai vraiment trouvé ce pourquoi j'étais partie. Le travail avec les plantes c'est vraiment ce que je voulais découvrir. J'avais déjà expérimenté l'ayahuasca en France, et là j'ai vraiment pu travailler avec des gens sur ce terrain. J'ai fait des diètes de plantes que je ne connaissais pas, qui m'ont vraiment fait découvrir mon corps, mon squelette, mes os... J'ai eu des visions extraordinaires. Comment ça se passe ? Il y a une première purge au tabac, tu bois une grosse infusion de tabac assez dégueulasse, un grand verre plein de cendrier quoi, et après tu bois 6 litres d'eau. Vraiment 6 litres quoi, c'est pas une image. Et après tu vomis tu vomis tu vomis... Il y a la curandera qui joue de la musique pour accompagner, tu es dans une case au milieu de l'Amazonie. Le lendemain tu fais ta première cérémonie d'ayahuasca, où là tu es dans le noir. Moi j'étais seule avec trois curanderos. Tu prends la potion, tu commences à avoir des visions. Les curanderos aussi ils prennent aussi de l'ayahuasca pour être en connexion avec toi, m. Ils reçoivent l'information de la plante avec laquelle tu vas faire ta diète après. Et le lendemain ils te disent :

OK. Tu as telle ou telle plante. Chacun a sa médecine, tu peux diéter une seule plante ou plusieurs, c'est vraiment selon les personnes et les cas. Et après tu pars dans un endroit que tu as choisi en amont dans la forêt, dans ton « tumbito », ton petit tombeau. C'est juste un lit avec une moustiquaire et une petite table, en gros. Chaque jour les curanderos t'emmènent les potions que tu dois boire, et très peu de nourriture. Et chaque plante te fait des effets dans le corps, dans la tête... C'est pas forcément des plantes hallucinogènes non. Moi je me rappelle qu'un soir j'avais passé une journée compliquée, avec plein de questions... les curanderos sont venus le soir, en me disant que la plante leur avait parlé, et que je devais reprendre l'ayahuasca ce soir là. J'avais pas du tout envie, j'étais beaucoup trop angoissée ! Mais j'ai fait ce qu'ils disaient, et effectivement j'ai reçu toutes les réponses dont j'avais besoin. Je sentais vraiment les curanderos en présence alors qu'ils n'étaient pas avec moi. Il n'y avait plus de temps, il n'y avait plus de distance, j'ai vraiment compris comment tout était lié. Après la diète il y a encore une cérémonie, où tu reprends encore de l'ayahuasca pour clôturer. J'ai d'abord eu une étape avec beaucoup de joie, de couleurs, d'animaux. Et puis une phase de grand silence, de grande angoisse, j'ai vomi et j'avais l'impression qu'il y avait un anaconda qui me traversait complètement, qui sortait de moi, et je pense que c'est lui qui m'a vraiment nettoyée. Et après j'ai eu de nouveau des visions magnifiques, de ce qu'était la joie, de ce qu'était l'amour.

C'était assez incroyable tout ça oui.

Moi ma grand-mère est catholique à fond, j'étais très proche d'elle et ça me soulait grave son catholicisme. Et en post diète j'ai lu plein de trucs sur le catholicisme, sur Jésus, j'ai vraiment compris que c'était la même chose, ce que j'avais vécu avec les plantes et le message de Jésus. J'ai gardé la colère sur le processus religieux de l'Église en tant qu'institution, mais j'ai vraiment perçu le message d'amour et la connexion avec quelque chose de plus grand. J'ai compris que tout ça était la même chose, le chamanisme, les plantes, les religions monothéistes. Ça a apaisé quelque chose. J'avais l'impression d'avoir tout compris de l'univers, de la vie, j'étais à fond... À ce moment-là ma sœur avait des problèmes de santé, je lui disais de changer de vie, je lui rentrais dans le lard, on ne se comprenait plus avec ma famille. Finalement ma sœur m'a quand même remerciée après coup d'être venue la faire chier pour qu'elle se bouge le cul et qu'elle change ses lignes de vie.

Mais c'est vrai qu'après ce truc là je pensais que je ne referai plus jamais les mêmes erreurs, j'étais sûre que je ne mangerai plus jamais de viande parce que les animaux c'était tellement sacré... Ça a été compliqué quand je suis rentrée en France, j'avais du mal à me faire comprendre des gens quand je parlais de ce que j'avais vécu. Mes parents ont tellement eu peur que je reparte qu'ils m'ont pas mal assiégée aussi... Et moi en fait, j'étais dans le jugement à fond, je trouvais les gens tellement coincés dans leur petite vie... Je me sentais beaucoup plus libre que les gens qui m'entouraient, je méprisais les schémas, les cadres, les vies répétitives... J'avais envie de tout envoyer bouler. Je voulais que ça bouge. J'arrivais plus avec l'Europe, je trouvais tout trop enfermement, trop catégorisé, trop inhumain. J'avais rencontré tellement de voyageurs, de marginaux, je trouvais les vies d'ici toutes pareilles. J'avais adoré me sentir étrangère en voyageant aussi, et me sentir continuellement en découverte. Je ne trouvais plus ma place chez moi.

Après ça j'ai passé six ans au Québec. Et finalement quand je suis revenue en France c'était pas décidé vraiment que j'allais rester, mais tout s'est organisé avec beaucoup de naturel pour que j'ai envie de rester. Les projets, le boulot, tout venait à moi. Et puis dans ma famille ça bougeait aussi, mes parents vieillissaient. Je sentais que ma place était peut-être de nouveau ici finalement. Et depuis cinq ans, j'essaye de trouver ce que je veux faire ici, professionnellement. Je mets du temps à me reconstituer une tribu. J'ai repris les chantiers en éco-construction, j'ai lancé des ateliers... J'ai monté une asso et une boîte. Mais je pratique des choses que les gens ne connaissent pas trop. Je suis ritualiste, je crée des rites de passage. Je fais du mouvement authentique, personne ne connaît. C'est de la danse thérapie on va dire. Je faisais aussi du shaking médecine, des soirées connexion... Moi je me suis formée au Québec en tant que soul worker, travailleuse de l'âme. C'est-à-dire emmener les gens dans des processus de développement personnel, fouiller, et chercher nos ombres, je travaille avec le théâtre archétypal, on fait des campements sauvages, on remet les gens en connexion avec la nature. L'idée c'est de retrouver nos instincts, de retrouver notre sensorialité, et puis de contempler. De se reconnecter au cycle féminin aussi. De plus en plus j'emmène tout ça sans parler de rituel en fait. Mais juste proposer à des femmes qui n'ont jamais campé de leur vie de passer quelques jours dans la forêt, entre femmes, dans un groupe qui les sécurise. C'est déjà pas mal je trouve. C'est pas partie d'un désir convaincu de non-mixité, j'étais même pas féministe ou quoi que ce soit. C'est vraiment moi en allant dans des cercles de femmes que j'ai senti que j'avais un problème avec les femmes en fait. J'avais peur de me comparer, de me sentir jugée, plus ceci, moins cela. La peur de pas être en confiance. J'ai eu envie de me réapproprier cette confiance entre femmes.

Ça m'a reconnectée aux femmes je dirais. Depuis on est souvent venu vers moi pour m'impliquer dans des trucs féministes, mais il y a quelque chose en moi qui résiste. J'ai pas ce truc de « il faut sauver les femmes. » Pour moi on est tous égaux, j'ai pas tellement l'impression de subir des rapports de domination homme-femme dans ma vie. Plus jeune j'étais très masculine, mon père c'est un gros macho, je me suis formée comme maçonnerie... Pour moi être une femme c'était être un peu faible, un peu gnan-gnan, un peu idiote. Pour être aimée par mon père il fallait que je ressemble un peu à un homme, être débrouillard, être forte.

Pour moi comment je perçois les gens... Pour moi on est autant les deux, masculin et féminin.

Et ce que ça veut dire masculin et féminin, ben... Comment dire... C'est une façon de voir la vie en faite. J'aime bien

l'idée du yin et du yang, qui se complètent... Il y a des énergies différentes. Qui n'appartiennent pas forcément aux hommes et aux femmes non. Mais moi en tout cas j'ai contacté ma féminité en développant ma douceur, ma fibre maternelle... C'était un combat par rapport à moi-même surtout, accepter de pouvoir me faire belle, accepter mes formes, accepter d'être sur un chantier tout en me sentant jolie... Y avait ce truc de vouloir être comme un homme. De prouver qu'une femme peut faire les choses que font les hommes. Moi je trouve ça magnifique un homme qui pleure, un homme qui fait des câlins à d'autres hommes...

Mais même dans notre constitution, les hommes ils ont un sexe dehors, les femmes elles ont un sexe qui rentre... C'est pas pareil. Moi ça m'interroge beaucoup ces questions de transgenre et tout ça. Comment on peut se « sentir » d'un autre genre que celui qui nous a été assigné à la naissance, ça m'interroge beaucoup. Plus ça va, plus je vais vers de la mixité, justement parce que j'ai envie d'intégrer davantage les hommes à toutes ces questions de douceur, de contact physique, d'ouverture... ça bouge doucement, mais le poids historique il est tellement fort... Y'a plein de trucs à changer. Les femmes ont pas encore pris leur place ici alors je sais pas si c'est déjà le moment d'abolir la distinction homme-femme... J'ai l'impression qu'on a encore besoin de développer la sororité, de pouvoir venir déposer des choses entre femmes avant de vouloir abolir les genres.

*

Je pense qu'il y a la naissance de mon fils quand j'avais 19 ans et demi. Parce que ça a vraiment été le moment où j'ai quitté la famille et où je me suis installée seule avec lui. Enfin pas seule d'ailleurs, parce que j'étais dans ce qu'on appelle une communauté. On était sept adultes et deux enfants. C'était à côté d'Orléans. On était en couple au sein d'un groupe. Je suis issue d'une famille nombreuse et j'ai toujours aimé vivre à plein. C'était les années 70, c'était dans l'air quoi. Même si nous on n'a jamais appelé ça « communauté ». Par exemple dans certaines autres communautés il n'y avait pas de notion du couple, dans le sens pas d'exclusivité sexuelle. Chez nous si, il y avait ça. Moi je passais mon bac quand j'ai eu mon fils. C'était une grossesse surprise. Ça a été un peu compliqué d'accepter, et puis quand j'ai décidé de le garder, tout s'est bien passé. Moi j'adorais cette vie de groupe. L'idée de la vie de couple, en couple vraiment, ça me pesait.

J'avais l'impression que c'était la première fois que je vivais vraiment mes choix. Je viens d'une famille nombreuse, mon père était pasteur, mais c'est surtout ma mère qui était rigide finalement. Mais parents ont très mal vécu ma grossesse hors mariage. Ma grande sœur avait fait la même chose avant moi, mais elle elle s'était retrouvée en maison familiale, c'était là où on mettait les filles mères. La particularité dans mon cas c'est que le papa de mon fils nous a rejoints seulement neuf mois après la naissance. C'est lui le géniteur, ça j'en étais sûre. Mais ses parents, et son père militaire en particulier, avaient du mal pour leur part à en être convaincus. Ils voulaient couper les vivres à leur fils, s'il décidait de nous rejoindre. Je lui ai appris ma grossesse seulement quand j'étais enceinte de six mois. J'hésitais beaucoup à garder cet enfant ; je ne sais pas bien pourquoi je ne lui ai pas dit plus tôt. C'était un tel bouleversement dans ma vie, que c'était pas facile de le partager. Et puis à cette époque, j'avais pas le téléphone, et pas les portables. La communication ça allait moins vite. Globalement moi de toute façon j'ai toujours besoin de temps pour mûrir les choses. Je lui ai annoncé par lettre. Il est un peu tombé des nues, il avait seulement 18 ans à l'époque. Lui aussi il a mis le temps pour se décider. Mais parents m'ont exilée à Poitiers pour l'accouchement. Il fallait pas que la fille mineure du pasteur d'Orléans se fasse voir avec un enfant sans être mariée. Même mes frères et mes sœurs n'ont pas su que j'étais enceinte, pendant toute ma grossesse. Je ne vivais pas chez moi de toute façon quand je me suis rendue compte que j'attendais un enfant, parce que je faisais le bac en candidate libre et j'étais monitrice en classe de neige pendant la saison. Au 7ème mois j'ai arrêté de travailler, j'ai informé ma famille de ma grossesse par lettre à ce moment-là, en leur demandant de m'émanciper. Avant de décider de le garder, j'avais beaucoup discuté avec mes copines, qui avaient commencé à se cotiser pour que je puisse aller voir une faiseuse d'anges à Paris. Et c'est en y allant que j'ai changé d'avis. J'avais pas envie de faire ça en fait. C'est un copain qui était avec moi à Paris à ce moment-là qui m'a convaincue de le garder. C'était même pas un ami proche, il m'a pas dit grand chose en fait. Mais c'est ce qui m'a vraiment permis d'acter ma décision. Et l'accouchement s'est passé comme une fleur. Je me rappelle qu'il y avait un dossier au pied de mon lit, avec écrit dessus « accouchement étrangement facile pour une primipare. » C'est comme ça que j'ai appris ce que ça voulait dire primipare d'ailleurs. J'ai même pas eu de contractions vraiment violentes. Par contre, à l'époque on n'attendait pas que le placenta soit délivré tout seul si c'était trop long à venir. Du coup au bout de 10 minutes on m'a endormie, anesthésie générale pour m'enlever le placenta manu militari... Ça c'était le pire.

La communauté elle a duré six ans. Après ça on s'est installés en famille nucléaire... Et ça ne me convenait pas comme vie. C'était beaucoup moins riche que ce qu'on avait pu connaître avant. Et c'est aussi là qu'on s'est rendus compte que notre couple ne tenait pas forcément la route.

Dans la communauté, on partageait les tâches quotidiennes, et à côté de ça chacun faisait sa vie. Tout le monde travaillait. Et pour les enfants on s'organisait en fonction de nos horaires, pour se relayer auprès d'eux. Pendant la journée ils allaient dans un collectif enfants-parents, un genre d'école autogérée. J'ai jamais eu envie de faire l'école à la maison. Déjà parce que je trouve que socialement c'est pauvre. Même si je n'aime pas le côté normatif de l'éducation nationale. Je pense que les enfants ont autre chose à vivre que d'être assis toute la journée.

L'autre moment dont j'ai envie de parler c'est quand on a repris l'auberge familiale ardéchoise de mon deuxième compagnon. J'ai arrêté mon travail d'éduc spé, je me suis retrouvée au pied du mur. C'est un lieu qu'on a tenu pendant 15 ans, qu'on a fait redémarrer parce que les mamies qui tenaient ça étaient vieillissantes et fatiguées. On s'est installés là-bas en 2002. Quand on est partis en Ardèche ça a été le grand basculement, j'ai arrêté tout ce qui était social, ici à Aniane où j'étais très investie dans plusieurs associations. On a co-créé la Calandreta, l'asso Vivre à Aniane...

Là où on s'est installés, c'était un petit village de 100 habitants. Et puis surtout il y avait énormément de boulot, l'auberge faisait hôtel restaurant, il fallait tout moderniser si on voulait passer les normes, il y avait un grand jardin... Ça a beaucoup bouleversé ma vision des choses. Pour la première fois j'avais vraiment les mains dans le cambouis. Dans le social, tu es beaucoup dans le mental, dans la prise de recul. Là j'étais vraiment dans un quotidien de travailleuse direct, il fallait redorer l'image de l'auberge, il fallait engager des gros travaux. J'ai eu un grand passage à vide à un moment devant la somme de travail à accomplir, et d'argent qu'il fallait investir. On a fait ce choix de reprendre l'auberge parce que mon compagnon est fils unique, héritier de la famille qui a créé l'auberge. Dans son cursus c'était évident qu'un jour il allait reprendre les rênes. Moi je l'y encourageais, sans du tout me rendre compte de l'ampleur des choses. On a finalement essayé de revendre en 2016 parce que mon compagnon était très fatigué physiquement. On a fini par vendre le fonds de commerce en juillet dernier. Aucun de nos enfants n'a eu envie de reprendre, non ! (Rires) Eux ils ont vu de l'intérieur ce que c'était, ils sont pas fous ! C'est un truc, ça te bouffe ta vie entière ! C'est un choix de vie quoi. Si tu fais ça à contrecœur, c'est même pas la peine. C'est vraiment l'expérience qui m'a mis le plus les pieds sur terre. T'es DANS le truc quoi, tu peux pas planer. Quand tu fais à manger pour 50 personnes chaque jour, c'est pas comme faire un bouquet pour ta famille. Ce qui m'a vraiment fait peur c'était de réaliser qu'on allait jamais en finir. Je voyais que les trucs négatifs, que les trucs pas finis, les gros travaux encore à faire. J'ai eu six mois de vraie dépression quand même. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus. Burn-out total et brutal, sans raison particulière pour que ça dégénère à ce moment-là précis. À partir de 2007 on a réussi à avoir un label Bistrot de pays qui nous a beaucoup aidé ; on avait un gars de la chambre de commerce qui venait gratuitement nous aider sur la paperasse, sur la communication... À partir de là la vie est devenue plus agréable. Si c'était à refaire, oui, avec le recul je le referais. Je pense que ça m'a énormément apporté, aussi au niveau reconnaissance, rapport à la satisfaction des clients. Quand tu fais à manger pour 50 personnes et qu'ils sont contents, c'est gratifiant. Tu as un retour direct sur ton travail, c'est bien de travailler et de se rendre compte que les gens sont satisfaits de ce que tu produis. Et puis aussi, nos amis passaient chez nous, ils exprimaient leur admiration de ce qu'on avait réussi à faire. J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de concret de ma vie quoi. Quand j'étais éduc, bon ; t'as du mal à prendre tout de suite ta place déjà, parce que ça reste quand même très normé, très hiérarchisé. Et puis en plus c'est assez désespérant, tu as l'impression de bosser sans jamais réussir à avoir des conséquences concrètes et vraiment positives. Ce qui était important pour moi avec l'auberge c'était surtout de relancer lieu familial. Il y avait un côté réparation, qui a pris beaucoup de place, et qui quelque part était déjà ce que j'aimais dans mon boulot d'éduc. Et puis on faisait pas à bouffer que pour les touristes, on était ouverts toute l'année, on était le seul lieu de lien social ouvert tout le temps pour les locaux. C'était important ça aussi, ça donnait du sens à notre commerce. Le côté humain était vachement fort, on avait des habitués, on nouait de vraies relations avec nos clients.

Et puis après, le retour ici quoi. Depuis 2016 en alternance. Avec la difficulté de trouver des gens pour reprendre correctement l'auberge après nous. Mais moi en tout cas j'ai le sentiment d'avoir fait ma part pour ce lieu. Si les prochains n'assurent pas, je le prendrai pas comme un échec personnel. Je pense pas en tout cas. Mais je peux pas vraiment le dire. C'est trop proche.

Moi je dirais aux jeunes générations d'aller au bout de leurs choix. Si tu as un truc en tête qui te tient à cœur, vas-y, fonce. Je suis pas sûre que ce soit un bon conseil... Ça peut certainement mener à faire des conneries. Mais c'est quand même ce que je dirais.

Par rapport à la jeune génération, j'ai beaucoup de mal avec les réseaux sociaux et tout ça. Ça me fait peur. Je sens une espèce de déconnexion au réel. Je voudrais pas être jeune aujourd'hui. Je pense qu'ils sont trop largués dans le virtuel. J'ai pas les codes, ça c'est sûr, mais je trouve qu'il y a une immédiateté des réactions, une violence due au manque de recul, qui me déplaît. J'ai plusieurs petits-enfants. Et un de mes petits-enfants, qui a 16 ans, j'arrive pas du tout à comprendre comment il fonctionne. C'est dur de communiquer. Même avec les autres, d'ailleurs. Alors que je les ai beaucoup gardés, depuis qu'ils sont tout petits. Je trouve qu'il n'y a pas beaucoup d'affect quoi. Je les sens dans leur truc. Peut-être que je fais pas ce qu'il faut... J'ai l'impression de manquer de repères par-rapport à ce qu'ils vivent eux. Après, je viens d'une famille où on ne se dit pas qu'on s'aime. Ni dans le couple, ni avec les enfants. Je n'ai jamais dit ni à mes mecs ni à mes enfants que je les aimais. Je donne les signes, ça oui. Mais je crois pas avoir jamais dit le mot. Je peux pas le faire. J'ai l'impression que « je t'aime » ce sont des mots qui me dépassent. J'ai l'impression que l'amour c'est un mot qui contient des choses trop énormes. Trop d'engagement peut-être, ou... J'ai jamais bien compris ce que ça pouvait être, « l'amour ». Même si je l'ai ressenti, ça oui. Mais pas de là à mettre des mots dessus et à l'exprimer tel quel.

On ne me l'a jamais vraiment dit non plus.

Ni mes parents, ni les autres.
Je crois pas.

*

P : le jour où j'ai eu mon petit frère. Parce que j'avais plus besoin de m'ennuyer, il était là pour jouer avec moi. Des fois quand on s'énerve je regrette qu'il soit là quand même. Mais ça ne dure pas longtemps.

S : quand j'ai su que le Père Noël n'existait pas, ça n'a pas été très important. Je le savais un peu, je me doutais de trucs qui étaient bizarres. Je me suis demandé comment les parents ils faisaient pour mettre les cadeaux. En fait ils achètent les cadeaux au début du mois, après il les cachent, et ils les mettent sous le sapin pendant qu'on dort. Par contre un truc marquant c'est quand j'ai déménagé ici. Avant on était dans la Drôme, on avait une maison avec un immense jardin au milieu des champs.

P : nous aussi en Ardèche c'était plus grand. On avait carrément un bout de forêt qui était à nous. Mon père m'avait construit une cabane sous le cerisier, je montais sur le toit et je mangeais des cerises comme ça. C'était trop bien. Ici on a pas tout ça. Au départ j'aimais pas, ça m'énervait, et puis finalement je me suis fait des copains. On s'habitue.

S : Arriver quelque part où on ne connaît personne, au début t'es un peu perdu. Ça me faisait un peu peur de rencontrer des nouveaux gens. Ça m'a rendu moins timide je dirais.

P : Moi ça m'a pas fait peur. Je suis très curieux, alors...

S : un autre truc, c'est quand j'ai compris qu'il n'y avait pas que notre village et les alentours, mais que le monde il était immense. En fait on allait chez mes grands-parents, papa il avait dit que c'était super loin. Que genre chez nous il faisait gris, et que chez eux il faisait beau. Papa m'avait montré une carte de la France, et de l'Europe, et du monde, ça m'avait fait un choc. Ça m'avait plutôt excité. Je me suis dit que ça devait être cool de découvrir des nouvelles choses. Je sais pas un endroit en particulier où j'aimerais bien aller. Le plus loin que je suis allé depuis, c'est l'Espagne. Attends, je sais pas. C'est plus loin la Belgique ou l'Espagne ? En tout cas être en Espagne c'était bien parce que tout était écrit en espagnol et qu'on comprenait rien. Les gens dans la rue ils parlaient en espagnol et on savait pas ce qu'ils racontaient quoi.

P : moi mon arrière grand-père il est mort. Il est tombé dans la douche et paf. Roh la la, je suis trop cruel.

S : toi ça y est toute façon, t'as découvert l'humour noir il y a deux semaines et depuis t'en peux plus

P : ouais. C'est le maître qui nous a appris ça en classe. En fait moi je savais pas, je fais de l'humour noir depuis que je suis né et je le savais même pas.

S : moi aussi ce qui m'a marqué quand il y a eu le Covid. Tout le monde en parlait, j'avais peur de l'attraper et de mourir.

P : il était triste aussi parce qu'il pouvait plus faire des bisous à son amoureuse !

S : quand il y a eu le Covid, je me disais que je vivais quelque chose d'historique, comme l'épidémie de la peste

P : moi j'ai une question qui n'a pas de réponse. C'est : y'a quoi après la mort ?

S : moi aussi je me demande ça.

P : je me rappelle aussi du jour où j'ai compris que la mort ça existait

S : des fois je me couchais et j'avais peur de mourir, ou de me faire assassiner. Ma mère elle venait et elle me faisait des câlins.

P : moi c'est débile mais je croyais avant que la mort c'était que pour les pirates. À cause de leur drapeau avec la tête de mort.

S : moi quand mon frère il est né il était tout blanc, il avait pas beaucoup de sang. Il est allé en hélicoptère à Lyon, pour aller dans un hôpital spécial. Et là j'ai eu peur qu'il meure, j'ai compris que c'était possible. Après ça je suis allé à l'enterrement de mon arrière grand-père, et c'est la première fois où j'ai vu un cercueil et une tombe ouverte. Moi j'étais content d'aller à l'enterrement parce que là-bas je savais que j'allais voir tous mes cousins et cousines.

P : moi après la mort, je pense que tu fais une nouvelle vie sur la terre, mais tu vis avec les morts d'avant qui ont aussi refait leur vie. En fait t'as plein de vies infinies quoi.

S : mais ça veut dire que dans ta vie tu reconnais des morts que t'as connu dans ta vie d'avant ? Et toi tu reconnais pas des gens morts là ?

P : non ! Mais là en ce moment ça serait ma première vie ! Parce que j'ai pas envie d'être le vieux poilu de la Préhistoire. Ou alors il fait tout noir et tu peux rien faire. Je sais pas.

S : moi j'ai un truc. Ton corps il meurt mais ton âme elle s'échappe et elle va dans un corps de bébé. Mais tu te souviens pas de ta vie d'avant. Ou alors tout simplement ouais, t'es mort et puis voilà.

P : oui, et il fait tout noir

S : mais non, il fait pas tout noir ! Parce qu'on se rend pas compte qu'il fait noir ! Puisqu'on est mort !

S : moi j'aurais bien aimé vivre dans le futur

P : ouais mais dans le futur on sera des grosses feignasses de 120 kg.

S : dans le futur ce qui est bien c'est qu'il y aura plus de possibilités, genre on pourra voler et tout ça.

P : Tu l'as vu Retour vers le futur 3 ? Dedans ils croyaient trop qu'en 2017 on allait avoir des vestes chauffantes, des skates qui flottent dans les airs, des chaussures qui se mettent toutes seules à notre taille...

S : ah ouais ?

P : en tout cas ce qui était mieux avant, c'est qu'on était pas des feignasses. Moi les voitures j'aime pas, moi j'ai toujours eu envie de me balader en char.

S : au temps des Égyptiens, au temps de l'écriture, y avait pas des armes puissantes qui pouvaient tuer tout le monde aussi. Tout le monde était gentil avec tout le monde. Mais maintenant tout le monde veut avoir du pouvoir.

P : du fric !

S : oui voilà, depuis on a inventé l'argent et tout le monde veut voir tout, pour être tranquille.

P : si on pouvait faire disparaître l'argent, on le ferait. Ou alors juste changer la loi, pour que tous les gens riches ils soient obligés de donner aux pauvres.

S : ah ouais ça ça serait bien. On devrait être obligé de donner de l'argent à partir de 1 million d'euros.

P : ou même à partir de 5000.

S : bon mettons 200 000 €. Si t'as plus de 200 000 €, t'es obligé de donner tout l'argent qui dépasse.

P : ouais, ça c'est bien.

*

Il y a eu cet été. Oh putain ça va être sympa ! Heureusement que je me suis pas maquillée ce matin. Je me suis inscrite à une colo de théâtre, tout le monde était sympa, les anims étaient adorables. La colo c'était dans les gorges du Tarn. Il y avait un seul garçon. Moi j'étais dans une tente avec T, A, N et M. T était non-binaire, N était transe, et moi je suis bi. Tout le monde était queer dans cette colo c'était merveilleux. Tout le monde avait environ 13 à 14 ans. Tout allait bien jusqu'à ce que T fasse une tentative de suicide avec des médocs. Iel était suicidaire. Et il avait ses règles, et iel a pris trop de médocs. Oui, il disait pour lui-même il ou iel, ça dépendait des fois. Il est parti à l'hôpital, iel s'est fait soigner, et puis il est revenu finir la colo avec nous. Le spectacle en lui-même c'était juste nous qui faisons des impros plus ou moins cadrées, avec des costumes qu'on piochait dans une grande malle à costumes. Je pense que si je le voyais aujourd'hui, j'aurais super honte. La tentative de suicide de T ça m'a beaucoup marqué, ça a été très dur pour moi. Avec les autres on a gardé contact après, mais évidemment ça se perd un peu maintenant.

(elle se met à pleurer, petite voix étouffée) Ce qui me fait pleurer, c'est les émotions en général. Avec ce groupe j'ai laissé beaucoup sortir mes émotions, parce que je ne sais pas faire d'habitude. C'était des gens que je ne connaissais pas, je me suis très vite attachée à tout le monde. Je suis ressortie avec des larmes de cette colo, et avec des ami.e.s auquel.le.s je tiens beaucoup. D'habitude je garde mes émotions pour moi, partemps tout le tout. Non ça ça veut rien dire. Partout tout le temps. Depuis j'essaye davantage de lâcher, mais c'est très dur. Je sais pas pourquoi. L'habitude, la peur de déranger, je sais pas. Je fais tellement bien semblant d'aller bien tout le temps que ça se voit presque pas quand je craque. J'aimerais bien pouvoir parler plus, m'exprimer plus. Mais je suis quelqu'un de silencieux et je me contente de regarder les gens dire les choses et faire les choses. Non, j'en parle pas avec mes parents. Ils sont ensemble depuis 21 ans, ils ne sont jamais mariés, mais il ne se sont jamais disputés violemment non plus. S'ils me voyaient comme je suis là, en train de pleurer, ma mère ne serait pas complètement surprise mais elle serait certainement triste que je ne lui en n'ai pas parlé avant. Mon père, je ne sais pas ce qu'il dirait. J'ai dit à ma mère que je voulais aller voir un psy déjà. Mais elle a pas trop compris, elle a eu un peu peur, on n'en a plus reparlé et moi j'ai pas insisté.

C'est fou hein, j'ai 14 ans et j'ai peur de passer à côté de ma vie. C'est con, je sais. Peur de pas faire les bons choix. Je suis heureuse de vivre, je suis curieuse d'apprendre, j'ai envie de le faire encore très longtemps. Mais j'ai peur de tout. Je sens bien que j'ai besoin de quelqu'un pour m'accompagner qui ne soit pas mes amis. En plus mes amis c'est pas les mieux placés pour m'aider (elle rigole) parce que je suis la seule sans traumatismes. Les autres c'est : enfances pas cool, troubles de la personnalité et compagnie. Et puis j'ai du mal à faire des confidences. Il faut vraiment que ce soit avec la bonne personne au bon endroit et au bon moment.

D'autres révolutions, je suis pas sûre. J'ai plutôt l'impression que j'attends un changement qui va arriver, qui doit arriver. Moi je suis là « youhou je suis là bonjour ! »

Je sais pas ce que j'attends exactement, une révélation, une bonne nouvelle, quelque chose qui donne du sens à tout. Des fois je me demande ce que c'est le but, l'objectif. De la vie en général, et de la mienne en particulier. J'imagine que pour tout le monde c'est compliqué, mais je ne peux parler que de moi, parce que je ne vois le monde que depuis dedans moi. À quoi ça rime ? Qu'est-ce que je suis censée faire avec ça ?

Quand j'étais petite je voulais écrire des livres qui allaient révolutionner le monde, et puis en fait je suis pas foutue d'écrire un chapitre. Je suis terrifiée par le monde dans lequel je grandis. Et je me dis qu'est-ce que ça sera dans 20 ans, quand moi je serai adulte et que ce sera à moi de gérer ?

Ça m'arrive d'être en colère contre les adultes, du monde qu'il nous laisse. C'est quoi ce monde qui fait pas rêver pour grandir et pour devenir un adulte à son tour ? Je me dis qu'il va quand même y avoir des choses positives, mais c'est vraiment la merde. Je me dis que ça a la limite je m'en soucierai vraiment plus tard. En fait je m'inquiète en permanence pour tout, mais j'arrive à hiérarchiser. Il y a des inquiétudes que j'arrive à repousser à plus tard. Pour l'instant je suis surtout focalisée sur le choix de mon lycée, il faut que je monte un dossier et tout et tout. Je suis pas du tout douée avec les dates limites.

Mon rêve de vie future ça serait de pas avoir de responsabilité... Je sais pas.

Soit faire le tour du monde en camion, avec des amis, me poser quelque part de tranquille et prendre le temps de vivre. Soit au contraire je me pose pas du tout, et je vis à fond. Vivre, voyager, rencontrer, assister à des trucs, faire des machins. Vivre à la vitesse du monde quoi. Je sais pas si c'est vraiment tenable.

Et en plus de toute façon je sais pas ce que je veux devenir.

On verra.

*

Le premier auquel je pensais c'est que moi je viens d'une famille dont une bonne partie est militaire dans l'armée de l'air. J'ai toujours rêvé d'être pilote, mais je savais que j'étais daltonien depuis tout petit. Je suis quand même rentré à l'école de l'air à Salon de Provence à 15 ans, j'ai été détecté bien sûr, et au bout de 15 jours j'ai été jarté. Bon c'est anecdotique, mais après ça j'arrête l'école, parce que j'avais plus d'intérêt à apprendre quoi que ce soit. Je suis rentré à l'école en me disant que j'arriverai à gérer le truc. Les tests de vision en fait, t'es en face d'un canon lumineux, on t'envoie des couleurs, et ça faisait trois ou quatre ans que le test n'avait pas changé. Moi je m'étais beaucoup documenté, j'avais connaissance de la suite de couleur qu'on allait me demander. Et du coup j'avais appris par cœur les 30 premières couleurs. La liste entière. Mais il se trouve que le test a été randomisé la semaine d'avant, moi je ne le savais pas. Du coup quand j'ai passé le test les couleurs qu'on m'envoyait étaient aléatoires. Il se trouve que la première couleur était la bonne, la deuxième aussi, et à la troisième ça n'allait plus. Au début le mec a carrément cru que c'était sa machine qui avait un problème, et puis au bout d'un moment il s'est tourné vers moi et il m'a demandé « vous seriez pas daltonien par hasard ? » Bon, voilà. Ça a sans doute évité des accidents et des morts, parce qu'évidemment j'aurais été dangereux en tant que pilote, je le sais bien. Mais j'avais la passion des machines. Je me disais pas que ce serait vraiment dangereux à ce moment-là. Mais parents n'avait jamais compris que j'étais daltonien avant ça. Ils trouvaient juste ça marrant que je fasse des arbres verts avec des feuilles marrons. Et finalement mon premier métier ça a été assistant photographe dans la mode. Autant dire aussi un domaine où la gestion des couleurs était quand même assez importante. Il semblerait que si les gens voyaient ce que je vois moi, ça serait un monde assez terne. Apparemment, je vois le monde globalement vert. Je le sais parce que je me suis mis d'accord avec les gens sur ce qui était vert pour tout le monde, genre pour moi comme pour les autres gens non-daltoniens. Aux États-Unis ils font des lunettes qui corrigent cette vision des couleurs. Tu as des vidéos sur YouTube où les gens pleurent en voyant pour la première fois la vraie couleur des yeux de leurs enfants, ou de leur compagne. Cette école militaire à 15 ans c'était un peu mon couloir de la mort. J'exagère évidemment, parce que les enjeux ne sont pas les mêmes, mais je savais que ce jour là, du test, allait déterminer la suite de ma vie. Ça passait ou ça cassait. Bon, ça a cassé. Suite à ça je me suis embringué dans la teuf, quelques mois après j'avais une crête jaune, un perfecto et des rangers. Est-ce que quelque part je me suis pas inventé un nouvel uniforme, pour remplacer celui que je n'aurais jamais dans l'armée ? Peut-être, il faudrait que j'en parle à un psy un jour. En tout cas ça a été teuf, musique, coke, les années 80 quoi. Je pense que je craignais l'instant de ce test sans savoir ce qui arriverait après. Je n'avais pas de plan B en tout cas. Et je me suis fait réformé du service militaire trois ans plus tard, en disant que si je ne pouvais pas être pilote, l'armée ne m'intéressait pas du tout et que j'allais foutre un homme bordel s'ils me prenaient. Mon grand-père était chef de l'état-major, le plus haut grade dans l'armée. Il m'a toujours dit que l'armée c'était un métier de con. C'était un mec de gauche qui était rentré dans les forces régulières au moment de l'appel du Général De Gaulle. Mais il est jamais parti de l'armée après la guerre. Pourquoi ? C'est compliqué je pense. L'instinct de corporation ?

Globalement l'armée de l'air c'est des gens qui appuient sur des boutons. Anecdote qui va te faire marrer, un jour qu'il bombardait les usines BMW et Mercedes, il a dit à son collègue « si un jour cette guerre s'arrête, je n'achèterai que des voitures chez eux. » À titre de dédommagement, quoi. Il a dit ça en pleine nuit dans le ciel allemand, pendant qu'ils étaient en train de détruire des quartiers entiers en quelques minutes. Et toute sa vie, tous les deux ans il a acheté une voiture neuve chez BMW. En refusant le moindre centime de remise sur les voitures. Voilà c'était ce genre-là mon grand-père. Il a balancé son képi sur le bureau de De Gaulle quand le général lui a demandé de préparer une intervention militaire après mai 68, pour imposer le retour de l'autorité aux étudiants et aux grévistes. Mon grand-père a dit qu'il n'était plus d'accord, et il a quitté l'armée comme ça, avec effet immédiat.

L'autre grand truc, on est en 98. Je suis chef de produit dans l'acier, je travaille dans un grand groupe qui est l'équivalent de l'Arcelor néerlandais. C'est vraiment les hauts-fourneaux, l'industrie lourde. Et c'est l'année où Mittal, qui est indien, qui est aujourd'hui le numéro un mondial de l'acier, qui est ensuite devenu Arcelor-Mittal, a commencé à arriver sur le marché européen. Et on est à ce moment-là sous la menace de l'invasion du métal indien, qui va nous engoutir.

Nous on se raconte des histoires, à croire que le métal européen est meilleur, et que donc on est protégé. En attendant on vit grassement, même si le monde est déjà en train de changer, mais on ne s'en rend pas encore vraiment compte. On est dans un milieu où je vouvoie mes collègues, en les appelant par leur nom de famille. C'est que des mecs, héritiers de grandes familles industrielles, un monde complètement patriarcal. Où tu ne peux pas voyager en seconde classe dans les trains, parce que sinon tes supérieurs t'engueulent. Tu es cadre dans cette boîte, tu te dois de voyager en première classe, d'aller dans des grands restaurants, de maintenir un niveau de vie très élevé et de voyager dans le luxe. Parce que tous les cadres de la boîte dont ça, et que si toi tu fais autrement, la direction générale risque de voir que c'est possible de dépenser moins, et donc de remettre en cause les avantages statutaires de tous les autres. Et ça c'est pas imaginable. Bref.

À ce moment-là j'étais heureux de mon métier, c'était hyper intéressant, j'étais marié, jeune papa, nouveau propriétaire d'une maison en région parisienne avec un grand terrain, je me sapsais dans les grandes marques parisiennes, j'achetais des costards qui coûtaient un SMIC, on partait tout le temps en vacances au bout du monde, je passais de cocktails en cocktail, tout était pris en charge par mes notes de frais. J'étais très loin des préoccupations sociales des gens du bas de l'échelle. Et je ne m'en rendais pas compte, vraiment.

Je voyageais énormément pour le travail, et quand tu vas visiter des usines avec des clients, les ouvriers se découvrent en te voyant passer. Tu représentes l'argent, le pouvoir, la décision. Ils enlèvent leurs casques, ils sont un peu inquiets, ils te disent « bonjour Monsieur Chaperon » avec une petite voix et le regard un peu par en-dessous, ils te craignent et ça se voit.

Moi j'étais assez mal à l'aise avec ces comportements. J'ai le contact facile, quand je partais en visite dans les usines, le soir j'enlevais ma cravate, et je restais boire des coups avec les ouvriers, on discutait, on buvait des bières. Clairement j'étais le seul cadre à faire ça, d'ailleurs je me le suis fait reprocher par ma hiérarchie. Je m'entendais mieux avec les ouvriers globalement qu'avec mes pairs. Je viens d'un milieu bourgeois mais je suis très en réaction de ce milieu bourgeois, donc forcément ça crée des dichotomies. Donc dans cette usine néerlandaise, je deviens à force assez proche d'un responsable informatique. Ni cadre ni ouvrier. On appellerait ça un contremaître exactement. Et à côté de ça je suis aussi devenu proche d'un autre contremaître, qui était la mémoire de cette boîte, qui connaissait toutes les machines de l'usine comme s'il les avait fabriquées lui-même.

Et on commence à être super impactés par l'arrivée du métal indien, qui est de très bonne qualité contrairement à ce qu'on attendait. Et on doit faire les budgets pour l'année suivante. Et j'annonce que pour ma part j'ai calculé un budget déficitaire, parce que je ne pouvais pas ne pas prendre en compte la concurrence réelle de l'acier indien. J'avais estimé une perte de chiffre d'affaires de 33 %. On fait des réunions en interne, personne n'est d'accord avec moi. Les autres cadres, qui sont tous plus vieux, font des budgets où ils continuent d'annoncer de la croissance. C'est des sachants, personne ne challenge mon point de vue. On me dit que je suis jeune, que je me trompe. Je n'en démord pas, on envoie nos chiffres au siège, je maintiens mes estimations, et le fait qu'on va se faire tarter.

Début 99, mes chiffres se confirment dans la réalité, voire même j'étais encore trop optimiste.

Et je remonte à l'usine néerlandaise, en ce même début d'année, 2 mois après avoir envoyé les budgets.

À cette époque, si t'es pas sur place tu sais pas ce qui se passe. Y'a pas encore les mails, ni le téléphone portable. J'arrive à l'usine, et là les gens ne me regardent pas. Tout le monde m'évite. Je cherche les contremaîtres qui étaient devenus mes amis, on me dit que personne n'est là. Je ne comprends pas ce qui se passe.

À 10h je rencontre le PDG de la boutique. Je lui demande pourquoi tout le monde fait la gueule.

Il me répond « vous faisiez 80 % de notre chiffre d'affaires, vous avez fait un business plan à - 33 %. On a anticipé. On a ajusté les effectifs. »

60 personnes avaient été virées depuis que j'avais envoyé les budgets.

Dont mes 2 amis contremaîtres.

Non, je ne m'y attendais pas du tout. Déjà en France ça n'existe pas, un plan social qui se met en place en un mois chrono. Vraiment je l'avais pas anticipé ce truc là. Je sortais d'une phase où j'étais plongé dans mes chiffres, des 0 et des 1 et des bazars. Moi justement j'essayais d'attirer l'attention de mes supérieurs sur le fait qu'il fallait réagir, qu'on était en danger. Mais j'avais pas fait la fin du chemin, j'avais pas réalisé que ça allait impliquer le boulot et la vie de tous ces gens.

J'avais 34 ans et là : boum.

(Silence)

Je pense qu'encore aujourd'hui je ne m'en suis pas remis. C'est... Je sais pas si c'est le... Je cherche les mots. Je

pense que c'est ce qui me fait le, le... C'est un truc qui me hante. Je me suis pointé chez mon copain informaticien, j'ai sonné chez lui, sa femme m'a ouvert la porte et elle m'a juste dit : « il faut que tu partes. » Je suis rentré chez moi en France, après la frontière je me suis arrêté sur le bord de la route. Je pouvais plus rouler. J'ai passé six heures dans ma bagnole, je me rappelle qu'il faisait nuit. J'étais complètement sonné.

Si j'avais fait comme mes collègues, ils ne se seraient pas fait virer si vite. On aurait constaté le déficit. On ne l'aurait pas anticipé.

La question qui se pose in fine pour moi c'est : est-ce que je n'aurais pas dû mentir ?

Les mêmes personnes se seraient peut-être faites virer in fine, mais pas si brutalement, pas seulement sur prévisions. Même si au final cette prévision était juste. Ça leur aurait quand même fait gagné quelques années de rab à mes copains contremaîtres. Ça leur aurait probablement permis de se préparer. De voir que le chiffre baissaient vraiment. Ils auraient pu se dire « ouh la la ça sent pas bon, il faut que je prépare mon CV. » Alors que là tout allait encore bien, au moment T où ils se sont fait virer.

En plus, est-ce que ces prévisions négatives c'était pas l'excuse de rêve pour les patrons de l'usine, pour pouvoir virer tranquillement tous ces gens ?

Et puis surtout j'ai même pas pu me défendre.

Remarque, je sais même pas ce que j'aurais dit.

L'Inde, moi je savais qu'on pouvait pas concurrencer. Mes collègues vieux pensaient que c'était des peaux-rouges, en gros, qu'ils étaient pas vraiment dangereux. Moi je me rendais compte de ce que c'était. C'est l'Inde quoi, boum.

Y'a vraiment en avant et un après sur ma responsabilité sociale. Aujourd'hui je suis très attaché à ça dans mon travail, la prise en compte des individualités, la valorisation des compétences quel qu'elle soit. Les plus grandes réussites ne sont jamais que le dernier mettre dans marathons collectifs. Aujourd'hui c'est vraiment ce que je défends au quotidien.

Je me bats pour ne pas licencier abusivement, ou trop rapidement. J'ai déjà forcé mon PDG à embaucher quelqu'un en plus dans mon équipe en prenant sur mon salaire pour payer cette personne. Sinon le PDG ne voulait pas.

Mais évidemment, si tous les patrons des grandes filiales lâchaient ne serait-ce que leurs primes, on pourrait éviter tellement de licenciements.

Peu de temps après cette histoire de 98, je me suis fait débarquer par ma boîte. Avec une négociation assez confortable pour moi. Voilà. J'ai eu le tort d'avoir raison avant les autres. Je pense que j'étais le messenger de quelque chose.

J'annonçais un changement radical, inexorable, à tous les vieux éléphants qui ne voulaient pas du tout l'entendre.

Annoncer la réalité de quelque chose qui va se passer ça me semble important. Mais dans les grosses boîtes, c'est pas comme ça que ça se passe. Il ne faut pas se montrer faibles, il faut rester winner, successful. Même si tu sais que c'est faux et que tu cours à la catastrophe. Ils se ménagent une porte de sortie confortable pour eux.

Il y a un terme anglo-saxon qui est le comitment. Tu t'engages ou pas sur des budgets, des visions. Si tu te « comites »

, ça veut dire que tu mets ta réputation en jeu, en gros. Mais c'est acquis que ce que tu diras à ton équipe commerciale ne sera pas la même chose que ce que tu diras à ton service financier. C'est acquis que tu peux discuter de la réalité avec ta direction financière, et que cette réalité soit catastrophique, et quand même faire croire à ton équipe commerciale une réalité fantasmée, en te « comitant » dedans. C'est OK cette double réalité, elle est acceptée par tout le monde. C'est le wishfull thinking, quand on veut on peut, il faut attirer la réussite en faisant comme si il suffisait de ça que pour que ça devienne vrai. Ou en tout cas, il faut garder les apparences. En réunion d'équipe commerciale, tu ne diras jamais la vérité quand ça va mal. Et tout le monde le sait. Tout le monde est au courant de cette schizophrénie.

Prendre conscience comme ça, de manière très brutale, de ce que c'est un système intégré... C'est un grand mikado.

Tu touches un petit bout, y'a tout qui s'effondre. Avec des vraies conséquences sociales directes sur des humains que tu ne vois pas, parce que tu ne les as pas sous les yeux les 60 familles qui se sont retrouvées dans la merde quand toi tu as cliqué sur « envoyer ton e-mail ». Et tout est fait pour que personne ne les voit directement ces gens-là. C'est comme pour les voyages en seconde classe, si quelqu'un commence à remettre en cause des privilèges de la caste, la caste va s'organiser pour t'empêcher de le faire. Maintenir les privilèges.

Le pire c'est que quand je suis rentré de Belgique après cette histoire à l'usine, j'étais extrêmement abattue. Mes supérieurs me regardaient avec commisération.

« On vous avait bien dit qu'il ne fallait pas faire de prévisions négatives. »

Peut-être que d'ailleurs c'est pour ça, que eux il n'en faisaient pas.

Le problème c'est que ce système capitaliste est tellement global... Il est vraiment partout, y'a plus de débat à ce sujet. Alors comment on fait pour arranger ça, pour casser cette organisation huilée de privilèges bien protégés ? Au niveau local c'est facile, on peut s'organiser. Il y a des outils. La boîte dans laquelle je travaille maintenant a une vraie dimension de justice sociale, dans les salaires, dans l'organisation hiérarchique, dans la protection des salariés.

Au niveau macro, ça serait rendre au travail sa valeur réelle. Ça demande des décisions politiques tellement énormes, je pense pas qu'on verra ça de notre vivant, en tout cas pas dans un régime démocratique. Ça demanderait par exemple

d'empêcher les boîtes qui licencient de reverser des dividendes à leurs actionnaires. Interdire la même chose aux boîtes qui ont reçu des aides de l'État, d'une manière ou d'une autre.

1 % de la population française qui détient 80 % des ressources, bon... Je sais pas comment expliquer... C'est pornographique, voilà. Et encore, le porno ne mérite pas d'être traité comme ça. Plus rien ne veut plus rien dire.

Je sais pas si l'instinct grégaire de se regrouper entre gens qui partageons les mêmes valeurs entre guillemets, c'est finalement pas la meilleure solution. Moi en tout cas j'ai lâché le niveau macro. Je me sens beaucoup plus proche de l'histoire du colibri. Même si c'est aussi une manière de se donner bonne conscience, c'est sûr.

On a toujours le choix en fait, toujours. Mais après, c'est notre volonté de confort qui nous empêche de nous investir à fond dans la lutte. Notre limite en vrai elle est là. On veut changer de monde, mais rester confortable. Je crois pas au Grand Soir. On est tellement dépendant de plein de choses maintenant.

Le PDG de Danone, pendant quelques années il était de gauche, pour de vrai. Il a commencé à mettre en place une réforme des salaires, le PDG ne pouvait pas gagner trois fois plus que le mec le moins bien payé de la boîte. Bon, il s'est fait débarquer assez vite. Mais je pense qu'il est arrivé à la tête de Danone à un moment où la boîte avait une image capitaliste déplorable, il fallait faire du human washing, ou du citizen washing, comme tu veux. Et certainement que le type a cru qu'il pouvait vraiment aménager les intérêts des actionnaires et ceux des salariés. Mais en fait, dès que les dividendes ont trop diminué, il s'est fait dégager. Tape « PDG Danone de gauche » dans Google, tu trouveras toute l'histoire. Déjà, il est arrivé il a réduit son salaire de 30 %, bon ça pose l'ambiance.

*

Quand j'ai déménagé de Marseille à ici. J'étais en CE2. Là je suis en sixième. Je me rappelle que pour moi, on partait en vacances. Quand j'ai compris, j'étais un peu perdue. À Marseille on habitait dans un immeuble, ici on est dans une vieille maison. Au début j'avais un peu peur la nuit. Peur qu'il y ait des clowns tueurs, c'était ma phobie. Je me rappelle aussi qu'on avait dû faire passer le canapé par le balcon, ça m'avait marquée. On a dormi longtemps dans la même chambre au début avec ma sœur, le temps de faire les travaux pour nos deux chambres. Je me souviens qu'une nuit j'avais trouvé un couteau sur le lit où on dormait, ça m'a fait trop peur. Aussi un truc qui m'avait fait peur c'est un truc que j'avais vu dans les suggestions de recherche sur la tablette familiale. C'est Momo, c'est une cigogne qui a l'air trop méchante, c'est un personnage d'un jeu vidéo. Mais en plus c'est un personnage gentil normalement. Mais elle fait trop peur.

À Marseille j'avais un groupe d'amis que j'ai pas mal perdu. Mais ici j'ai fait les plus belles rencontres de ma vie. Et puis maintenant je peux sortir quand je veux, alors qu'à Marseille j'avais pas le droit. Enfin je sortais, mais pas toute seule. Et puis ici c'est mieux, y'a moins de pollution, moins de voitures. Ce qui me manque de Marseille c'est les grands parcs, les centres commerciaux, les petites rues. Il y a qu'un seul ami de Marseille que j'ai revu. Mais on avait changé déjà, c'était plus pareil. Je pense que j'ai changé surtout physiquement. Et puis dans la tête. J'ai grandi. J'ai changé de style aussi.

Plus tard j'aimerais bien retourner vers Marseille, ou aller vivre à Perpignan parce que j'aime bien. Mon mec il veut habiter là-bas, alors on parle de s'y installer tous les deux. Ça fait à peu près trois mois qu'on est ensemble, mais il y a eu des pauses.

Un autre truc aussi, c'est qu'avant je prêtais pas du tout attention à comment je m'habillais. J'ai commencé à m'y intéresser quand j'étais en CM1. Je sais pas trop pourquoi. On commençait à grandir. Avant ça c'est mes parents qui choisissaient mes habits. Moi je me sentais mieux dans ma peau. Le regard des gens je sais pas s'il a changé.

Un jour j'étais chez mes grands-parents à Marseille. Il y avait mon arrière grand-mère qui était là aussi. Mon arrière grand-père habitait en maison de retraite parce qu'il pouvait plus habiter chez lui. On avait fini de manger et tout. Moi j'étais dans le jardin, et j'ai vu mon arrière grand-mère d'un seul coup en train de pleurer, avec tout le monde autour d'elle. J'ai demandé ce qui se passait et on m'a répondu : « on vient d'avoir un coup de fil de la maison de retraite, pépère est mort. »

Je savais ce que c'était la mort, mais ce jour là j'ai vraiment compris que moi aussi j'allais mourir. Une nuit je me rappelle que je m'étais réveillée en pleurant, j'étais allée voir mes parents en leur demandant : « ça sert à quoi de vivre puisqu'on va mourir à la fin ? » Je voyais pas pourquoi on devait se fatiguer à apprendre des choses, à aller à l'école, à faire tout ça.

Maintenant je me pose moins la question, j'ai envie de tout faire tout de suite, pour avoir une grande vie après. Je sais pas, comme travailler, tout ça. Pour moi la vie ça dure pas assez longtemps, j'ai peur de pas pouvoir tout faire. Dans le futur pour l'instant je me vois surtout avec des enfants, un mari. Je sais que j'aurai un métier. J'ai envie de faire une grande école pour avoir un beau métier, mais je sais pas encore quoi. Pour moi le bonheur c'est d'avoir des gens qui

t'aiment. Il y en a qui disent que le bonheur c'est l'argent, mais moi je pense que c'est juste un sous-teuf l'argent, qui te permet de t'occuper des gens qui t'aiment. C'est vrai que je dis « les gens qui t'aiment », et pas « les gens que j'aime ».

Moi j'aime pas beaucoup de personnes dans cette vie. Enfin si, mais y en a plein que j'aime pas. Je le dis pas hein, mais c'est dans ma tête. Dans ma tête j'ai toujours un tableau avec les gens que j'aime et les gens que j'aime pas. Et quand t'es dans une case, ouais, c'est dur d'en changer.

*

Moi ça se passe au mois d'août 44. Mes parents habitaient Abeilhan. Ça devait être un dimanche. On a vu une grande fumée noire. Ma mère s'est renseignée, c'était le bombardement de dépôt de carburant de Frontignan. Ça m'a beaucoup marqué parce que c'était la prise de conscience de la guerre. J'avais huit ans.

J'ai travaillé toute ma vie à l'abbaye d'Aniane. J'étais éducateur auprès des mineurs délinquants qui est enfermés là par le juge pour enfants. En tant qu'éducateur on avait le rôle de père de famille. 145 jeunes qui étaient enfermés pour des peines de trois ans environ. Ils apprenaient là-bas des métiers, pendant leur détention. Électricité, plomberie, mécanique générale. Et puis aussi des vieux métiers, bourreliers, tout ça. Il y avait des cours de langue aussi. Il y en a qui voulaient rien faire, mais pardi sinon ils manquaient de rien ! Ils avaient tout !

Pour le reste j'ai eu deux enfants, ça s'est bien passé. Rien de très marquant.

*

Moi de toute façon mon existence j'aime pas la raconter. Je suis de la Ddass, j'ai été élevée par une grand-mère de Clichy, de 74 ans. Une femme très dure, j'étais mal nourrie. C'était une femme qui ne savait ni lire ni écrire. À la sortie de l'école elle m'attendait au bout du chemin avec un morceau de pain et un sucre, et j'allais cueillir de l'herbe aux lapins et couper du bois. C'était ça mes devoirs d'école. Pour une bêtise de rien du tout elle me frappait avec un bouquet d'orties dans les jambes. Mais j'étais jeune, j'étais agile quand même, j'arrivais à me défendre du bouquet d'orties !

Un jour, c'est la seule fois où elle m'a parlé. On était assises au coin du poêle, et elle m'a dit : « t'es pas heureuse avec moi. Tu pourrais trouver quelqu'un d'autre avec qui tu serais mieux. C'est pas drôle avec moi. » J'avais pas compris, je lui répondis qu'elle était ma grand-mère. Elle m'avait toujours fait croire qu'elle était ma grand-mère biologique, et que ma mère reviendrait un jour me chercher. Ce jour là je lui ai répondu « mais si je pars de chez toi, ma maman ne me trouvera pas. » Ce jour là elle a ouvert la bouche pour me dire la vérité. Mais elle n'a rien dit. Heureusement qu'il y avait mon frère. Il n'était pas chez la même grand-mère, nous on était dans le même pays. On se voyait tous les jours à l'école. Heureusement qu'on est toujours restés ensemble, sinon je ne serai plus là aujourd'hui. C'est à 12 ans que j'ai appris que ma grand-mère n'était pas ma grand-mère. C'est des filles de l'école qui me l'ont raconté. Elles m'ont dit : « c'est l'assistance. Toi et ton frère vous étiez contre un mur, vous attendiez que quelqu'un vous prenne. Et la grand-mère a dit moi je veux la fille. » Je ne m'y attendais pas du tout à cette révélation. Je n'en ai jamais parlé à ma grand-mère. Je l'aimais quand même. Je la respectais. Je n'aurais pas voulu lui faire de la peine. Et puis de toute façon je n'avais jamais connu autre chose. Alors bon.

J'ai travaillé dès 14 ans, surtout dans des fermes. Mon premier travail, c'était chez les bourgeois du village. Un jour je vois la demoiselle de la famille qui m'attendait avec sa voiture à chevaux. Ma grand-mère était au bout du chemin, elle me regardait. Elle me disait rien. Elle ne m'avait prévenue de rien. Elle avait préparé toutes mes affaires, je ne lui même pas dit au revoir et je suis partie. Dans la voiture avec la demoiselle, je me suis mise à pleurer. La demoiselle m'a demandé : « vous avez déjà conduit des chevaux Alice ? » Moi j'ai répondu non, et elle m'a donné les rênes pour me changer les idées. Elle était gentille cette demoiselle.

Après ça je suis allée travailler dans une ferme. La fermière était très gentille. Mais elle avait oublié son mari. Il a essayé de me violer. Heureusement il n'a pas réussi, je me suis enfuie. Le lendemain même j'ai quitté la ferme. Je suis tombée dans plusieurs places comme ça. Heureusement que je savais me défendre. J'ai toujours dû me défendre toute seule. J'ai jamais dit à mes patronnes pour les tentatives de viol de leurs maris. Ça n'aurait servi à rien. Si c'était pour m'entendre dire que je l'avais bien cherché, franchement... Peut-être elles ne m'auraient pas répondu ça. Mais dans le doute, je ne préférerais pas essayer.

J'ai été mariée à 21 ans avec un ivrogne, il me tapait. J'ai quand même eu deux enfants. J'ai passé 10 ans avec cet homme, dix années très longues. J'étais complètement isolée, à la campagne. J'avais qu'un vélo, et encore il me l'avait supprimé. J'étais surveillée tout le temps.

Son frère lui a dit de venir travailler à Grasse avec lui. Ça m'a sauvée ! Là-bas en ville j'ai pu aller au palais de justice pour porter plainte. J'ai pu élever mes enfants, je me suis plus jamais remariée !

J'ai rencontré mon doudou actuel par les petites annonces de journal. C'est lui qui avait mis une annonce. « Homme cherche compagnie pour rompre solitude. » Ça je me rappelle. Le reste je me rappelle plus. Mais ça m'avait plu. Parce que moi j'étais pareille.

Quand je suis allée porter plainte à Grasse, c'est un homme qui m'a accueillie. Il m'a demandé comment j'avais fait pour tenir 10 ans. Quand on lui a demandé s'il voulait partager la garde de ses enfants, mon mari a répondu : « qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? »

Pendant 10 ans après je l'ai eu tous les jours devant ma porte, il me tirait par le bras. Mais il y avait toujours des gens autour pour me défendre, des gens à l'arrêt de bus ou quoi.

Quand j'ai rencontré mon doudou, au fur et à mesure je lui ai raconté tout ça. Pas tout d'un coup comme j'ai fait là. Peu à peu il a compris que j'avais plus besoin d'amour que d'argent. Et pourtant il en a fait des choses pour moi... par exemple c'est pour moi que tu as fait refaire toute la salle de bains et mettre une douche, hein ?

- Ben oui. T'étais tombée dans la baignoire.

- Ah ça, on s'aime tous les deux. Comme quoi j'ai quand même eu de la chance, à la fin de ma vie. C'est jamais trop tard pour trouver le bonheur. On est résidents tous les deux ici, à l'Ehpad. On partage la même chambre, on est toujours ensemble. Toujours main dans la main. Quand elle tape à la porte les aides-soignantes, elles nous disent à chaque fois : « alors les amoureux, ça va ? »

Toujours main dans la main.

Par contre s'ils pouvaient changer de cuisinier... Mon dieu que la cuisine est mauvaise depuis qu'on arrivés ici... De toute façon il faut bien se faire une raison. Quand on est dans une maison de retraite, on sait qu'on ne va pas vers la partie la plus vivante de notre vie.

Mais au moins, on est tous les deux.

*

Je pense que le premier truc c'est d'avoir emménagé ici en fait. J'ai vécu quasiment toute ma vie à Paris, et ça a été quand même une grosse grosse bascule, un changement très profond. Je me souviens que dans les premiers temps j'avais l'impression qu'il fallait que je réapprenne tout. C'était pas tellement géographique, mais plutôt au niveau du mode de vie. Par exemple je ne savais plus comment faire pour aller me balader. En ville tu sors pour aller faire des courses. Tu vas à la boulangerie, au dépôt-vente de jouets pour enfants, ou alors tu vas à une expo... Tu as un but en fait. Et pour moi, au début, sortir sans avoir un but lié à la consommation, ou à la consommation culturelle, je comprenais pas. Quand tu habites pas en ville tu peux te promener pour te promener... Quand tu es touriste dans la ville. Mais pas quand tu y habites. Maintenant, j'ai appris à aller m'asseoir sur la place, à regarder les gens. Et puis ici de toute façon tu es empêché dans ta pulsion consummatrice. Dans mon village je peux acheter du pain, boire un café, mais pas beaucoup plus. C'est des changements qui m'ont fait du bien. On est venus ici parce que mon mari a grandi dans le Vercors, à la campagne campagne. On n'avait pas envie de passer toute notre vie en ville. Et moi je trouve que c'est une super chance de pouvoir vivre dans différents environnement dans sa vie, une chance que tout le monde n'a pas.

Et surtout le plus gros truc c'est que j'ai l'impression d'avoir changé de classe sociale en quittant la ville. Mais ça c'est difficile d'en parler, il faudrait que je me documente un peu sur cette histoire. À Paris, disons que je faisais partie des pauvres entre guillemets. Notre logement était tout petit, tout coûtait cher pour nous, on avait un mode de vie de classe moyenne, catégorie profs quoi. On est bibliothécaires tous les deux. Et en arrivant ici, on est devenus des très gros bourgeois. Notre salaire n'a pas changé, mais il est plus élevé que celui de nos voisins. On a acheté notre maison avec pour seul apport le PEL de mon mari, qui était de 25 000 €. Ici on a acheté une grande maison, avec un jardin et une piscine, pour le prix d'un appartement de 25 m² à Paris. Tu m'étonnes que dans la tête des gens on est des gros bourgeois ! Du coup ça me pose vraiment la question de : c'est quoi ces classes sociales qui ne veulent rien dire ? On n'a pas grandi dans un milieu bourgeois, et on se retrouve de fait avec un mode de vie, avec une consommation culturelle, qui sont ceux de la ville. Ceux des bourgeois. C'est vraiment une question de référentiel. Ça dépend à qui tu te compares évidemment. À Paris tous les gens que je fréquentais partaient en vacances plusieurs fois par an, ils avaient tous des diplômes d'études supérieures, ils parlaient tous différentes langues. En arrivant ici, on est un peu les seuls à faire tout ça. Ça m'a vraiment mis en exergue le fait qu'on n'était amis qu'avec des gens qui nous ressemblaient en fait. Et que ça c'est dommage. Ça ne nous a pas du tout empêché de nous faire de vrais amis ici, bien au contraire.

Il y a eu des moments où je me suis sentie mal à l'aise en parlant à des gens ici ; avec le recul je me rendais compte que c'était quand même décalé ce que je disais, et pas toujours très heureux. C'est sûr et certain qu'il reste encore des tas de trucs dans mon comportement, de mon ancienne vie parisienne. Quand je vois mes amis parisiens maintenant je les trouve assez stéréotypés. Déjà, il y a une forme d'inadaptation de tes vêtements à ce que t'es en train de faire. Des

habits un peu trop chics, pas assez confortables, ou trop fragiles. Et puis cette habitude de consommation au quotidien. Une copine qui était venue une semaine chez moi avait trouvé le moyen de se faire livrer trois trucs à la maison. En une semaine ! Une robe, un pèse-bébé et je sais plus quoi, qu'elle avait acheté sur Amazon. Je me souviens que ça m'avait bluffé. Ici, aussi, il y a des services gratuits entre les personnes. En ville tu dois payer pour tout. Ici tu passes ton temps à rendre des services à tes voisins, et à t'en faire rendre par eux, on se prête des trucs, on se garde les enfants.

Après j'ai eu une grosse révolution quand je me suis mise avec mon mari, le père de mes enfants. On s'est mis ensemble en 2014. J'ai quitté un autre garçon pour lui. Et là, la bascule c'est le jour où je me suis rendue compte que je ne pouvais pas rester avec mon compagnon de l'époque, parce qu'il fallait que je passe du temps avec mon mari actuel, avec qui on était amis en fait. Il y avait un truc impérieux, il fallait que je le voie. Et un jour j'ai vraiment senti le bord du précipice arriver. J'allais me jeter dans le vide, si je quittais mon compagnon avec qui j'étais depuis 10 ans. Et puis on n'avait pas démarré de relation ensemble avec mon mari actuel, rien n'était gagné ni joué. Mais il fallait que je le fasse. Et je l'ai fait. Et ça a tout changé. Je suis passée d'un mec qui avait quelque chose de très macho, de très tradi, avec lequel j'avais vraiment un statut de fille, à quelque chose de beaucoup plus sincère en fait. Avec mon ex compagnon je ne pouvais pas faire de blagues de cul devant ses potes par exemple. Je ne pouvais pas être trop bourrée. Il m'avait traitée de pute parce que j'avais dit que je trouvais un garçon mignon. Il m'avait forcée à prendre rendez-vous chez une nutritionniste en me disant « c'est pour toi que je dis ça, parce que j'ai pas envie de te quitter à 40 ans quand tu auras les cuisses comme des jambonneaux. »

Avec mon mari actuel c'était la première fois que je rencontrais un mec qui n'attendait rien de moi par rapport à mon genre. Il s'en foutait que je m'épile ou pas, que je porte de la lingerie fine ou pas. Je n'avais jamais connu ça, en fait. Je ne sais même pas si je savais que ça existait. Pour moi c'était normal. Mon ex était entouré d'une bande de potes qui étaient tous comme lui. Aujourd'hui tu vois facilement les mecs qui sont dans telle ou telle catégorie, parce que ça explose ces choses là quand les enfants arrivent dans le couple. J'ai beaucoup de copines qui ont quitté leur mec parce que dans le cadre de la parentalité les choses se sont trop déséquilibrées, et qu'elles ne voulaient pas être assignées au rôle de mères au foyer, en gros.

Mais même avant ça, avec mon mari, au début j'avais l'impression que pour la première fois c'était sincère, que j'avais le droit de m'exprimer comme je voulais, de faire ce que je voulais de ma vie, de boire beaucoup si je le souhaitais, de pouvoir dire que tel mec était canon sans me faire traiter de quoi que ce soit... Et forcément ça a changé mon rapport au monde. Franchement, c'est une révolution que j'aimerais bien souhaiter à tous les hommes, à toutes les femmes. C'est tellement triste de rester enfermé dans ces petits rôles un peu ridicules... C'est pas facile parce qu'on a tous été éduqués dans une vision dichotomique des rôles, de ce qu'on attend de nous selon si on est homme ou femme. Ça demande des petits réajustements au quotidien pour ne pas retomber dans des schémas.

*

Y a toutes les premières fois en fait... La première fois où tu as un rapport sexuel... Où tu regardes ce que ça fait... Moi j'étais complètement à l'extérieur en fait, je me tordais dans tous les sens pour voir comment ça marchait. Hi hi, le pauvre garçon ça a dû lui faire bizarre ! Techniquement je décortiquais tout. Et le seul truc que j'ai trouvé lui dire à la fin au mec, c'est : « comment ça se fait que t'as pas de poils ? » Oh le pauvre type, j'espère vraiment que c'était pas sa première fois !

Sinon mon premier souvenir marquant c'est devant un plateau de fromages avec mes parents, j'étais enfant, et j'entendais les gens parler de « sanitaire ». Et quand ça a été à mon tour de demander du fromage j'en avais demandé comme tout le monde, du sanitaire. Évidemment c'était du Saint Nectaire et tout le monde s'est foutu de moi.

Ma plus grosse révolution je pense que ça touche mon enfant. Mon fils qui a eu 25 ans avant-hier. On m'a accouchée par césarienne parce que mon fils s'était retourné trois jours avant, quand j'ai fait la peinture du plafond de sa chambre visiblement. Alors qu'il était très bien placé jusque-là. Moi je voulais accoucher à la maison, j'investissais beaucoup de sens là-dedans. Le jour du terme j'étais en train de marcher dans la rue pour aller louer une vidéo, j'ai eu très mal au ventre d'un seul coup et je me suis demandé ce qui m'arrivait. Déni complet quoi ! Je perds le bouchon muqueux et la dame de la clinique me dis magnez-vous d'arriver. Mon compagnon me dit « qu'est-ce qu'on fait, on prend la valise, on revient ce soir, qu'est-ce qui se passe ? » Non non non, on n'était pas à l'ouest quoi ! On était aussi à l'est au sud et au nord franchement. On avait passé un nombre de mois incalculable à choisir des prénoms et au final comme on n'arrivait pas à se mettre d'accord, on avait lâché l'affaire et on avait complètement oublié cette histoire de prénom. On avait oublié ! Et on s'est retrouvés comme des cons à devoir choisir un prénom au dernier moment quand nous l'a demandé. N'importe quoi franchement.

Bref, on m'annonce à l'hôpital que je vais avoir une césarienne, le gynéco qui m'avait suivie toute la grossesse était parti en vacances sans me prévenir, son remplaçant que je connaissais pas arrive à la bourre, la sage-femme râle parce

qu'elle est toute seule et qu'elle est pas contente et qu'en gros elle a pas envie d'être là. À un moment donné, je flippe, je me contracte, ils arrivent pas à me mettre la péridurale parce que mon dos est tendu comme pas possible. Je me concentre, j'avais quand même de bonnes bases en sophrologie, ils arrivent finalement à piquer. Mais moi je commence une crise de panique, je sais pas pourquoi je me mets dans la tête que la péridurale ne marchera pas. Je commence à me relever, et à tout arracher. L'anesthésiste est pas content du tout, il me foute un masque, il me gaze. Et là je suis droguée, j'entendais tout sans plus rien pouvoir contrôler, j'entendais le gynéco parler de son régime et dire qu'en fait il adorait les carottes ou je sais pas quoi... Je sentais bien qu'on me découpait dans tous les sens, sans la douleur évidemment. Et à un moment, très nettement... j'entends le cri de mon fils.

Et là vraiment j'ai eu ce qu'on pourrait appeler une kundalini. C'est un éveil en fait. C'est une énergie qui monte dans chaque chakra, jusqu'au chakra sacré, jusqu'à la fontanelle. Je visualise un vortex de lumière qui monte à l'intérieur de moi, mais ça m'arrive comme ça, c'était pas volontaire. Et j'entends une voix intérieure, je sais pas si elle était intérieure d'ailleurs, qui me dit : « Tu as bien fait de faire cet enfant. » Je me suis toujours demandée si ça ressemblait vraiment à ça ce qu'on ressent quand on prend de la drogue. En même temps, j'étais sous drogue ! C'est vrai que ce truc là ça annihile tout en fait, les peurs, les croyances. C'est le nirvana. C'était quand même assez fort à l'époque pour que je m'en souvienne en intégralité aujourd'hui. C'était un peu comme un orgasme, ça montait ça montait jusqu'à cette explosion de joie, cette illumination qui m'a complètement habitée, avec cette certitude : il fallait que j'ai cet enfant. J'en ai parlé au père de mon fils, et à mon fils évidemment.

Je me suis rendue compte en creusant un peu que ma mère elle a vécu un accouchement assez difficile qui ressemblait au mien. Après coup, je suis allé dire au gynéco et à la sage-femme que franchement c'était moyen comme manière de traiter une femme en train d'accoucher. Ils ont entendu. J'attendais même pas d'excuse, mais j'avais besoin de poser mon truc, de rendre à César ce qui était à César.

Dans les autres premières fois, ça tourne beaucoup autour de mon fils, parce que vraiment ça m'a éclatée. Sa première dent par exemple, j'ai appelé la terre entière, je voulais prévenir tout le monde, alors que tout le monde s'en foutait bien sûr. Mais pour moi c'était vraiment incroyable, de voir arriver sous cette sous mes yeux cette première dent. J'avais jamais vu ça avant !

La première fois où il a fait du vélo aussi. Aujourd'hui ils en font énormément, du freestyle. Il a jamais voulu avoir les petits roues, il courait des kilomètres sur son vélo, ou même à côté de lui, il courait en le tenant sur le côté. Et un jour avec son père on a dit : « vivement qu'il fasse du vélo pour de bon, comme ça on pourra partir faire des balades en famille. » On n'a même pas eu le temps de finir la phrase, il était monté sur le vélo et il était en train de pédaler. L'importance de ce qu'on nous dit sur ce qu'on fait vraiment...

Sinon ici c'est aussi la première fois que j'ai une maison. Pour moi c'est pas rien. Ça fait un an et demi que je suis là, et tous les jours je la regarde et je me dis « waouh. T'as une maison. » J'en suis assez fière oui. J'habite toute seule, je savais pas si je serais capable de tout gérer toute seule. Et en fait, oui. Et le beau cadeau c'est que quand j'ai eu la Covid j'étais seule aussi. J'ai fait des petits textos à mes voisins pour demander si quelqu'un avait de l'armoise en teinture mère, et en fait tous les jours j'ai eu du pain, de la soupe, des trucs devant ma porte. Je ne m'y attendais pas du tout. J'avais toujours déménagé tous les 2 ou 3 ans. Et là j'ai vraiment senti une sacrée solidarité, sentie que j'étais accueillie comme nouvelle habitante. Ça m'a donné envie de poser un peu les bagages ici, de m'investir un peu plus. On commence à m'inviter aux repas, aux anniversaires. Et à chaque fois je me dis « waouh. » Je sens vraiment une bienveillance, je sens que les gens ont envie d'être heureux. C'est simple.

*

Il y a quelque chose mais il n'y a pas de « après ». Mes parents se sont séparés quand j'avais deux ans. J'ai aucun souvenir d'eux ensemble. Enfin si, de mes parents qui se disputent. Ils ne se sont jamais entendus, depuis que je suis née. Ils sont restés longtemps ensemble avant ça. Souvent les enfants ça cause des problèmes. Et depuis neuf ans qu'ils sont séparés, ils n'ont jamais été en bons termes. J'ai aucun souvenir de moi et de mes parents dans la même pièce. Aucun. Même se dire bonjour ils n'y arrivent pas. Des fois ma mère elle me demande de dire des choses à mon père, mais moi j'ai pas envie. Déjà c'est pas mon rôle, et puis j'ai peur qu'il s'énerve. Même si je sais qu'il ne le ferait pas. Parce que comme papa par contre, il est parfait ! Des fois ça me rend tristes qu'ils soient séparés, parce que des fois je dois choisir entre faire un truc cool avec l'un ou avec l'autre. Ils commencent à me laisser choisir maintenant que je grandis, mais c'est pas toujours facile. Mon père s'est remis avec une autre femme et ils ont eu un autre enfant. Mais récemment ils sont disputés avec ma belle-mère, elle est partie en Normandie avec mon frère. Ça m'a bouleversé parce que mon frère c'est mon frère quoi. On a six ans d'écart. J'ai passé une semaine sur deux de ma vie avec lui depuis qu'il est né. Et puis on a passé tout le confinement ensemble. En plus cette année du coup il a pas les mêmes vacances que moi... Maintenant je ne vais plus chez mon père qu'un week-end sur deux. J'ai pris mes repères ici, chez ma mère. Et puis lui depuis toujours il travaille, il travaille, il travaille... Ma mère moins.

J'ai eu un avant/après un jour aussi... C'était le dernier jour de collège avant les vacances. Une de mes copines ne veut pas me dire au revoir, je me dis « bon ça ira mieux après les vacances ». Et à la rentrée, plus aucune de mes copines ne m'adressait la parole. D'un seul coup, comme ça. Ça m'a fait bizarre de me dire que les gens pouvaient changer d'un seul coup, sans raison. Mais depuis j'ai rencontré des nouvelles copines avec qui ça se passe mieux.

Aussi, quand j'ai eu des lunettes. Il y a eu un avant/après parce qu'avant je voyais rien en fait ! Du coup en cours je bavardais tout le temps. Ma maîtresse a convoqué ma mère, et là pendant le rendez-vous je leur ai dit que je voyais rien en fait. Je sais pas pourquoi, j'avais pas eu l'impression que c'était important de leur signaler jusque-là. On est allé voir le docteur, et en effet j'avais 4/10 aux deux yeux. Je me souviens pas la première fois que j'ai mis mes lunettes, mais je sais que quand je les enlève aujourd'hui je me rends compte à quel point je voyais rien à l'époque.

Aussi j'espère qu'une révolution va arriver, c'est que j'ai des problèmes aux genoux et maintenant au dos. On vient de faire des radios, c'est la première fois qu'on en fait. Là ça commence à être vraiment gênant. Et des médecins qui ont dit à ma mère qu'elle m'avait expulsée trop fort à la naissance... Les gens disent toujours que tout est de la faute des parents, et les parents disent toujours que tout est de la faute des enfants.

Et puis on a eu un chien aussi, il y a six mois. On se balade beaucoup plus maintenant, on est obligées ! On va au lac du Salagou, on va au Pont du Diable... Avant on se baladait quand même, mais Gignac maintenant je connais vraiment par cœur. Et puis tu discutes avec plein de gens quand tu as un chien. Mais des fois ça amène beaucoup de problèmes aussi. Une fois il a mordu quelqu'un... La personne a dit « si j'avais eu un fusil, je l'aurais tué. » On avait un lapin aussi, mais la chienne l'a tué. Enfin, elle l'a pas mangé hein ! Elle a voulu jouer avec, mais un lapin c'est très cardiaque.

*

Je pensais raconter les derniers moments de ma maman, quand je l'ai accompagnée pendant quelques mois. C'est dans l'ordre des choses mais c'est quand même des moments difficiles à passer. Je pensais pas être capable d'aller jusqu'au bout, de l'accompagner comme j'ai fait. À la fin, ma maman n'était plus consciente. Elle commençait à perdre la tête, elle avait peine à respirer. Elle est morte dans sa maison quand même, c'est ma plus grande satisfaction d'ailleurs. Moi je m'occupais d'elle tous les jours, j'étais très fatiguée. Je ne voulais pas qu'elle aille en maison de retraite, je me disais qu'elle allait encore plus perdre la tête si on faisait ça. Chaque soir en la quittant j'avais l'angoisse de savoir comment elle allait passer la nuit. Les dernières semaines vraiment son état se dégradait beaucoup, on sentait la fin arriver, et puis des fois elle allait mieux, on avait du mal à savoir sur quel pied danser. C'était usant de se préparer à sa mort régulièrement, et puis finalement à chaque fois le lendemain on se disait « ah bah non c'est pas encore maintenant. »

Et puis finalement ça s'est passé comme ça, d'un seul coup, tout doucement, sans prévenir particulièrement. Un jour, j'ai dit « je crois qu'elle est partie. » C'est bête dit mais j'ai senti un tel soulagement. Une certaine sérénité aussi à avoir été là jusqu'au bout, à l'avoir vue partir.

Et puis évidemment, il y a eu aussi quand j'ai appris pour ma maladie. J'ai eu le VIH. C'est dur d'en parler. Parce que j'ai encore honte. Mon mari était très fatigué. Tout le monde visiblement se doutait de ce qu'il avait, mais moi je ne voyais rien. C'était en 2003. Le docteur l'a fait rentrer à l'hôpital après un week-end où vraiment il avait été trop mal. Quelques jours plus tard, le docteur me dit : « il faut que votre mari vous dise quelque chose. C'est à lui de vous l'annoncer. » Mon mari pleurait, il avait du mal à le sortir le truc. Moi je disais « mais qu'est-ce qu'il y a, mais qu'est-ce qu'il y a ? » Quand il m'a dit « j'ai le sida »... « Il faut que tu te fasses tester, parce que peut-être que tu l'as toi aussi. »

Pour moi c'était pas possible que je l'ai. J'allais bien. Je me suis fait tester. Et quand le docteur m'a dit que j'étais positive...

La grande question évidemment c'était : comment est-ce que mon mari l'avait attrapé ? Tout le monde l'a dénigré, en disant que c'était un pédé. Les gens sont bornés. Parce que bien sûr on peut l'attraper en ayant seulement des relations hétérosexuelles. Ça n'avait strictement aucun sens de dire ça, même s'il avait vraiment été homosexuel, ce qu'il n'était d'ailleurs pas.

Mon mari avait des pratiques assez particulières. Il faisait de l'échangisme. Moi je n'appréciais pas du tout, mais j'avais peur qu'il me quitte si je ne l'accompagnais pas. Alors je suivais comme un toutou. J'ai jamais aimé ça. On allait au Cap d'Agde, les gens étaient sympas et tout, mais c'était pas mon truc. Je laissais faire. Avec le recul maintenant, c'est sûr que je l'aurais envoyé à la merde. Et en plus ça nous a apporté cette saloperie. J'ai voulu le quitter quand on a su qu'on était malades. Parce que j'étais très en colère, je me demandais si il m'avait trompée en plus de tout ça. Je ne voulais plus dormir avec lui. J'avais peur. On avait toujours surprotégée, j'étais très mal

informée sur tout ça. À l'hôpital par contre, chapeau. J'ai rencontré des gens là-bas qui m'ont vraiment permis d'avancer.

Je ne l'ai jamais caché à ma famille. Tout le monde en voulait à mort à mon mari. Quand on vous apprend ça à 55 ans, et ben ça fait bizarre quand même. On se connaissait depuis gamins avec mon mari. Jeunes adultes on s'était perdus de vue, il s'était marié avec une normande, il avait barrulé... Et puis finalement on s'était mis ensemble en 79. Moi je ne voulais pas me marier. Mais ma mère m'avait dit : « chez nous, on se marie. » C'était l'époque aussi. Je pense que si on avait pas été mariés, je me serais sentie plus libre de dire ce que je voulais, et ce que je ne voulais pas. C'est fou le poids des symboles. Finalement je me suis quand même occupée de lui jusqu'au bout. Ça m'a changé la vie d'avoir ça, parce que ça fait que je ne suis pas comme les autres. Après la mort de mon mari, j'aurais pu me mettre avec quelqu'un d'autre. Je ne suis plus contagieuse en plus, depuis longtemps. Mais c'est dans la tête. Personne ne m'a jamais repoussée à cause de ça, plutôt au contraire même, les gens qui savent sont très gentils, très avenants. Mais c'est ancré profond. Il y a quelque chose qui reste crispé à ce sujet, je n'assume pas, j'ai peur de le dire. J'ai du mal à en parler. On se met des barrières incroyable, c'est sûr.

*

J'avais 10 ans au moment de la seconde guerre mondiale. Je vais pas dire que c'était drôle, mais c'était un changement de rythme et je trouvais ça plus intéressant que la vie normale. À 10 ans on ne réalise pas le danger. Il fallait dormir dans la cave. On était sept enfants à la maison. On n'avait personne de la famille qui était parti à la guerre. Mon père non plus, il était resté travailler à l'usine parce qu'il était ingénieur et qu'il a été mobilisé sur place pour continuer à faire tourner la boîte. On habitait au-dessus de Caen. C'était une vie plutôt excitante en fait, cette guerre, de mon point de vue d'enfant. J'avais une sœur qui était terrifiée, mais moi non, je n'ai jamais eu peur. Une fois, si ! on cherchait une de mes sœurs qu'on retrouvait plus, qui avait disparu. Mais en fait c'est juste qu'elle s'était cachée parce qu'elle avait trop peur.

Il faut dire que j'étais très débrouillarde. Même pendant les bombardements, je me souviens pas avoir eu très peur. Mon père me confiait beaucoup de responsabilités pendant qu'il allait travailler. C'est un âge aussi où on a soit de très mauvais souvenirs, soit de très bons... C'est sûr que j'ai pu vivre ça de cette manière parce que mes deux parents étaient avec moi. Pour mon grand frère de 16 ans ça devait être bien sûr beaucoup plus angoissant, parce qu'il était à la limite d'âge d'être envoyé au front. À 10 ans on n'a pas vraiment une vie établie, on est toute prête à changer. En 45 c'est devenu trop dangereux, on a dû partir sur la route. Je me rappelle de papa fermant la porte de notre maison à clef. Et on est partis à pied, avec la poussette, on a marché sans savoir où on allait, on a fini par être accueillis dans une ferme à laquelle on avait demandé notre chemin. Je ne sais pas pourquoi ils nous ont gardé chez eux. La fermière a dû être émue par quelque chose dans la famille. On est pas restés très longtemps, quelques semaines je crois, le temps que le débarquement se passe et que la maison redevienne habitable. Mais c'est dur de se rappeler les vraies choses ; on transforme les souvenirs de son enfance. Et puis le moment de bascule c'était de retourner à l'école, à la fin de la guerre. Ça c'était moins drôle. Et puis je suis partie en pension, il fallait obéir aux bonnes sœurs, ça ça ne m'amusait pas du tout. J'étais un peu belliqueuse, c'est sûr. Finalement j'ai fait des maths, même si à l'époque on ne s'intéressait pas beaucoup aux études des filles. On n'était pas beaucoup de filles à l'université. Je suis devenu prof de trucs scientifiques, je sais plus ce que c'était. C'était dans les écoles cathos. Des trucs scientifiques oui, ça c'est sûr. Mon mari était ingénieur chimiste, à un moment on a déménagé en Angleterre. Je lui ai servi d'interprète pendant un moment, parce que lui ne parlait pas la langue. À l'époque ça paraissait incroyable pour mon entourage que je l'accompagne là-bas. J'avais un fils qui aimait beaucoup que je lui raconte ma vie. Il m'a dit un jour : « maman, maman, raconte-moi encore quand tu étais pauvre. » Ça m'a beaucoup marquée, parce qu'on était PAS pauvres ! Mais c'était parce que quand on sortait, enfants, on ne prenait pas systématiquement la voiture. Pour mon fils, ça c'était un signe de pauvreté indiscutable ! Mais on n'était pas pauvres ! À l'époque on vivait comme ça, c'est tout ! On faisait 7 kms chaque matin pour aller à l'école en vélo, mais c'était comme ça, c'était pas un événement. C'est sûr que le monde a bien changé, les esprits ont bien changé. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi telle ou telle chose qui n'était pas du tout indispensable pour nous semble aujourd'hui indispensable à mes enfants. La voiture, le téléphone... J'ai jamais bien compris comment on en était arrivés là.

Pour la guerre quand même je sais qu'on a eu beaucoup de chance. Pour d'autres enfants ça a du être un sacré traumatisme. Je me rappelle que quand on a quitté la maison, qu'on marchait sur la route, je me rappelle m'être dit que vraiment on avait de la chance. Je me rappelle avoir donné à un enfant quelque chose que moi j'avais, et que lui n'avait pas... C'est drôle comme ça reste marqué. C'est de ça que je me souviens le mieux dans ma vie, de cette année de mes 10 ans. C'est fou, comme ce qu'on a vécu enfant nous accompagne toujours.

Quel âge j'ai ? Euh... je suis de 1934. Donc je suis d'un certain âge quand même. Il faut que je compte. Ça alors, quand est-ce que c'est ma fête déjà ? Ma tête ne va plus très bien. Je me souviens mal de ma vie d'adulte. Je me souviens seulement d'un mouvement perpétuel. Les enfants poussent, nous poussent, je me rappelle que la vie nous a guidé à droite, à gauche, tout allait vite. Je ne me rappelle plus de grand-chose non. Les enfants oh ben si je m'en

rappelle. Je me rappelle que c'était la vie quoi ! La vie qui nous poussait.

Après l'Angleterre on a bougé encore, beaucoup, où est-ce qu'on est allés ? Bon je sais plus, mais je sais qu'on a bougé.

Et puis mon mari a commencé à perdre la tête, j'ai du le mettre à l'hôpital de jour. Oh ben dans la chimie, on se mélange à beaucoup de trucs... Je sais pas si il y a un lien. Mais je sais qu'on devait souvent mettre des masques à notre travail, donc ça devait bien être dangereux.

C'est amusant, comme le monde a changé. Je ne sais pas si je regrette le monde d'avant. Je crois qu'on a suivi le progrès. On se fabrique avec le monde dans lequel on grandit de toute façon.

L'optique change. Notre vision sur le monde change autant que le monde, au final.

*

Il y a deux choses. J'ai eu beaucoup d'événements difficiles dans ma vie, mais j'ai pas du tout opté pour ça. J'ai opté pour un souvenir d'enfance qui m'a quand même beaucoup marquée. J'habitais Marseille, et on partait à la campagne à Lambesc pour les vacances, chez les grands-parents. Le grand-père était un peu « rrrrr », un peu dur avec lui-même. Il avait fait les deux guerres, il avait été objecteur de conscience, c'était un anarcho-communiste.

On avait le copain du voisinage qui s'appelait Robert, et on adorait aller se baigner avec lui dans un grand bassin. Un jour on y va, je me rends compte en chemin que j'ai oublié ma serviette de bain. Je reviens chez mes grands-parents au courant, et j'arrive pile quand mon grand-père était en train de tuer le lapin. Un des lapins qu'on nourrissait chaque jour. C'était nos doudous quoi. Moi j'étais pécoulette, je devais avoir sept ou huit ans. Je le vois donner le grand coup de bâton, il commence à le dépecer. Je me souviens de ses grands yeux... J'ai fait une crise pas possible, je suis pas allée me baigner évidemment, j'ai pleuré jusqu'au lendemain. De ce jour là je n'ai plus jamais mangé de lapin de ma vie évidemment. Et j'ai plus pu manger de la viande qui cuite cuite cuite, il faut surtout pas que ça ressemble de la chair. J'aurais bien aimé devenir végétarienne à ce moment-là, mais à l'époque c'était compliqué. Nos parents avaient manqué de viande, et vraiment c'était vu comme tout à fait nécessaire à la bonne santé. Aujourd'hui je suis complètement végétarienne, voire même vegan. Depuis pas si longtemps en fait.

Quand il y a eu la Covid, j'ai entrepris un MOOK botanique. C'est une formation par correspondance, et je me suis vraiment éclatée. J'ai enchaîné avec une autre formation de la trame verte et bleue. C'est pour concevoir des corridors écologiques, pour éviter le tout béton... J'avais envie d'avoir des armes pour pouvoir argumenter sur le terrain s'il y avait des gros projets de construction par ici. Mais surtout, de me remettre dans les études ça m'a complètement changé la vie, ça m'a beaucoup stimulée. Je pensais pas du tout être capable de faire de vraies études universitaires. Et en fait, si. Ça m'a redonné un peu confiance en moi si tu veux. Et en même temps c'est hyper enrichissant, je me pose des milliers de questions, j'avance j'avance... Tu vois, il a fallu que j'arrive à 65 ans pour faire tout ça ! Mais vraiment je suis passionnée. On se rend pas compte de tout le vivant qui nous entoure. J'ai appris le respect de tout ce qui vit, avec tout ça. Ce qui est alarmant c'est qu'on ne parle de rien quoi. Le 1er mars il y a eu le deuxième rapport du GIEC qui est sorti, on n'en a même pas entendu parler. Alors oui il y a la guerre, mais quand même... C'est le futur de la planète tout entière qui est en jeu. Moi j'ai décidé que toute la fin de ma vie elle serait consacrée à protéger le vivant. Et c'est vrai que c'est cette histoire de lapin qui a marqué le début de tout ça. J'en ai fait des cauchemars après, de me rendre compte qu'on est vivant, et que d'un dans seul coup pouf on est mort.

Ce que j'apprends aussi c'est qu'on est vraiment tous pareils, les êtres vivants. Cette interdépendance des différentes espèces, plus j'étudie et plus je me rends compte qu'elle est phénoménale. Si j'ai des combats à mener ce sera pas forcément à très grande échelle, mais ça sera ça. Défendre le vivant.

Après tu peux pas éviter certaines choses. Bien sûr je mange des carottes ! Et quand tu marches tu écrase des fourmis ! À moins de devenir sadou en Inde, bon...

*

Moi j'ai un petit peu regardé à l'intérieur. Ça m'a beaucoup affectée dernièrement la grande Histoire, avec le début de la guerre en Ukraine, et je trouvais ça un peu vain et égoïste de raconter mes petites choses à moi. J'ai pas trouvé de solution... Je pense que la vie continue. J'ai vu au cinéma récemment « une jeune fille qui va bien ». C'est pendant la seconde guerre mondiale, elle est juive et elle fait sa vie à elle avec la grande histoire qui la rattrape. Je me sens le devoir d'être dans la vie avec gratitude.

La grande bascule pour moi ça a été le départ de l'Italie. Lorenzo, mon compagnon, faisait un doctorat en Allemagne. Moi j'étudiais à Venise, et on se voyait souvent à la frontière. Pendant deux ans c'était comme ça. Lui il cherchait un

post-doctorat, et la première réponse positive, c'était à Lyon. J'adorais la langue française ; c'était en 99, et c'était tout nouveau à l'époque de pouvoir voyager et travailler n'importe où en Europe sans visa. Donc c'était « pourquoi pas ». Et puis l'envie aussi de vivre en amour sans trop se poser de questions.

« Tu le seguiste senza una ragione, come un ragazzo segue la cuilone », c'est le cerf-volant. C'est une chanson de Fabrizio de Andre, « Marinella ». C'était l'aventure, une nouvelle façon de vivre, une nouvelle langue, la découverte d'une existence plus métropolitaine. La découverte de vivre dans une nouvelle langue surtout c'était assez fort, avec de la gêne parfois, de la difficulté. J'ai trouvé rapidement du travail, les vendanges en Beaujolais ! Et puis un CDI chez Marks & Spencer à la Part-Dieu. Jamais dans ma vie je n'aurais pensé faire du commerce, et finalement j'ai trouvé du plaisir à la rencontre des autres, je veux dire de mes collègues et puis des autres personnes, celles qu'on appelle les clients. Même s'il y avait des codes complètement débiles comme l'uniforme anglais... J'étais dans le plaisir et dans l'énergie de jour pour jour. Avant ça j'étais étudiante en philosophie, et j'étais contente d'être dans le concret, dans la vie, dans l'échange, avec toutes les maladresses que ça impliquait. C'était fou de trouver un CDI au bout d'un mois alors que je parlais très mal français encore... c'était la période du plein emploi, quand même. Et en fait ça les intéressait ma vulnérabilité chez Marks & Spencer. Clientèle internationale, ils avaient besoin de se montrer cosmopolites, et puis de mettre les clients à l'aise, d'où qu'ils viennent. Je m'exprimais avec tout mon corps. Je me rappelle que j'appréhendais les pauses repas, le temps de convivialité, parce que les discussions n'étaient pas prévisible dans ces cas là, je passais à côté de pas mal de blagues. Je souriais tout le temps pour ne pas avoir l'air bête ; mais à ce moment-là j'étais plus bête et plus fragile que jamais. L'entreprise mettait à disposition une coiffeuse qui coupait les cheveux gratuitement. Elle s'appelait Nabilla, elle était algérienne. Et pour moi c'était vraiment un moment de repos, de protection. Je me rappelle de ses mains qui me l'avaient les cheveux, qui me caressaient la tête. Quand on parlait, elle me disait toujours : « chez toi comme chez moi, on dit que la parole c'est comme l'argent, ça doit couler. La langue elle doit couler. » Moi j'étais dans la peur de faire claquer cette langue française. Mais je jouais aussi avec, parce que je savais que je devenais facilement comique en disant un peu n'importe quoi. Ça attendrissait plutôt les gens. Et puis ça casser un peu le stéréotype de la belle jeune italienne avec son accent.

Quand je sortais du lycée j'avais trois rêves, c'était vivre à Venise, vivre à Paris, et vivre à New York. Avec Lorenzo on s'est installés à Paris ensuite. La vie m'a donné l'occasion de vivre ce petit rêve, de le mordre. Mon rapport à la langue s'est décliné à la langue des enfants, parce qu'à Paris je travaillais avec des enfants, comme baby-sitter, je faisais les sorties d'école. C'est une vision de Paris que je ne m'attendais pas du tout à découvrir. L'agence qui m'a embauchée était place Vendôme. Quand je suis allée apporter mon CV là-bas, ils l'ont à peine lu, ils m'ont dit « on a un boulot pour vous dans deux heures si vous êtes disponible. Il y a un bébé de neuf mois duquel il faut s'occuper. Sa maman vient de partir en urgence en Angleterre, le papa revient tard ce soir. »

Moi je me demandais comment on pouvait vivre comme ça, OK j'ai pas un visage de serial killer mais quand même... Enfin bon j'ai accepté, le concierge m'ouvre la porte d'une résidence super riche, et dans l'appartement c'était le grand désordre. Je me rappelle de mon premier parquet parisien aussi, qui craquotte. Je me souviens de la sensation de marcher sur ce parquet. On me montre la chambre de l'enfant, il dormait. C'est là que j'ai découvert l'existence des doudous. Non, en Italie ça existe pas les doudous ! Le doudou c'est la mère ! Le congé maternité là-bas il peut aller jusqu'à 18 mois, et souvent les enfants ne quittent pas leur mère jusqu'à l'école, même la nuit. Ou alors s'ils la quittent, c'est pour aller avec la grand-mère. Tu n'as pas besoin d'objets transitionnels. J'ai découvert en français des mots qui n'existent pas en Italie... Le doudou, la tétine... On n'a pas tout ça en Italie. Ici il y a une façon de parler aux enfants, une attitude, qui n'est pas sur le même registre que la manière de parler aux enfants en Italie. Très vite par exemple j'ai entendu des parents dire aux enfants, « vous n'avez pas le droit de... » En Italie déjà tout est un peu autorisé. Au moins pour la première année de la vie, l'enfant est né pour être gâté. Et à la limite après on dit « tu ne peux pas, tu non poi ». Mais l'enfant reste sujet de son action. Ce mot de « droit », il sonnait fort pour moi. « Ne pas avoir le droit »... je voyais déjà la police, l'avocat et le juge suprême qui allaient arriver.

Bref, le concierge s'en va, je découvre la maison, le téléphone sonne, je décroche. C'était la maman du bébé qui était à l'aéroport. Son père était en train de mourir en Angleterre, elle était partie en urgence, elle était en larmes, elle avait besoin de savoir qui était avec son fils. Et là évidemment mon accent il explose au téléphone. Et elle aussi elle avait un fort accent anglais. Cette histoire d'accents ça nous a rapprochées, elle m'a dit que ça la rassurait que moi aussi j'ai un accent. Ça m'émeut encore d'en parler ! Là j'ai compris mieux le bordel dans la maison, l'urgence. Avant ça je jugeais un peu cette personne, et d'un seul coup tout à fait logique. Quand le bébé s'est réveillé, on a passé trois quarts d'heure à se regarder sans bouger. Il était accroché aux barreaux de son lit, il m'observait. Moi je lui ai parlé un peu, j'ai ramassé son doudou qui était tombé, et puis au bout d'un moment il m'a tendu les bras, mais c'était long. Et après c'était parti.

Pour terminer, j'ai connu Paris à travers les yeux des enfants que je promenais. Pfff ! On ne promenait pas ! On voyageait dans les parcs parisiens ! On les a tous faits, de fond en comble, on les explorant, c'était une fête. Les musées, les expos, les balançoires, les bacs à sable, les spectacles de marionnettes. J'ai appris à connaître une ville avec les mots des enfants, et avec le rythme de leurs petites jambes de cinq ans. Je connaissais tous les bancs qui étaient bien pour faire la sieste, toutes les fontaines dans lesquelles on pouvait se baigner en été. Souvent j'étais la seule nounou blanche. Les autres elles étaient toutes africaines, les accents claquaient, ça rigolait... Personne ne venait me parler, parce que je pense qu'elles croyaient que j'étais la maman en fait ! Alors moi j'étais tellement seule, je

jouais tout le temps avec les enfants. On faisait des pâtés, des cabanes, des aventures... Voilà, c'était ma vie parisienne quoi ; ça m'a vraiment fait faire de très belles rencontres. Et ça m'a permis d'aller au-delà des clichés aussi de ces parents bourgeois, que j'apprenais à connaître au travers de leurs enfants, de leurs intimités dans lesquelles je rentrais.

Pour moi le plus difficile à attraper dans une langue c'est la légèreté, l'humour. Je me rappelle du moment où j'écoute la radio, et d'un seul coup ce n'est plus juste un bruit de fond, je comprends tous les mots. C'est immense quand ça arrive ! C'est la victoire d'être rentré dans une langue. C'est une sacrée leçon d'humilité aussi, de devoir surmonter l'inconfort d'une langue étrangère qui devient ta langue quotidienne. Si on n'a jamais vécu ça, on du mal à comprendre ce que c'est la révolution d'un départ de son pays natal. C'est immense, l'aventure de rentrer dans une langue, dans une culture aussi. Le plaisir d'écouter des chansons et de tout comprendre... J'aurais voulu vivre ça 3, 4 fois. Mais déjà je suis double, et pas monolithique, et ça j'en suis contente.

La moi qui parle français, ce n'est pas la même que celle qui parle italien. Tu le vois chez les gens qui parlent différentes langues, ils ne sont pas les mêmes personnes. Tu es plus timide, plus attentif quand ce n'est pas ta langue. C'est très difficile pour moi de m'énerver en français par exemple. Déjà parce que mon accent donne toujours un côté plus agressif à ce que je dis.

Mon fils, je lui parle en italien depuis le départ. Le départ, je veux dire sa naissance (rires)

Oui il y a plusieurs départs. La métaphore du voyage peut résumer un peu ma vie oui. Les vies en général d'ailleurs.

Maintenant j'attends une révolution extrême, qui sera le départ de mon fils. C'est le seul enfant qu'on ait eu. Ça fait 20 ans cette année qu'on habite ensemble avec Lorenzo. Et dans quelques mois, notre fils va quitter la maison familiale. Il va passer son bac, et forcément ça sera le premier envol. Je ne l'appréhende pas, mais je l'attends. On revit toujours son histoire personnelle à travers ses enfants. La toute petite enfance, la scolarité, le plaisir des fêtes d'anniversaire, le plaisir de l'attente des vacances d'été, le plaisir d'apprendre à lire et à écrire. En ce moment, je revis le plaisir et la peur de l'adolescence. La peur oui aussi, bien sûr, tout ça n'est pas que lumière.

En ce moment je rêve souvent de passer le bac avec lui, ou à sa place. À son âge, j'ai vécu une dépression assez forte, donc de toute façon tous les mois de juin moi je repasse le bac. À cette époque là j'ai touché un peu le fond de la piscine. Quand je me dis que c'est cette même période que traverse mon fils aujourd'hui, même si lui ne fait pas une dépression, je revis encore très fort ce mouvement en moi, d'arriver au fond de la piscine et de prendre mon impulsion pour remonter vers la surface. On en parle beaucoup avec mon fils. Même si j'essaie de le protéger, de ne pas trop étendre mon expérience sur lui. Son envol, je l'attends avec joie. Mais comme tous les départs, je l'attends aussi avec un peu d'inquiétude, de fébrilité. J'ai aussi une gratitude immense de pouvoir traverser tout ça. Je veux dire, d'être vivante, d'être encore là pour voir tout ça. Tous les choix qu'on a à faire... Ce ne sont pas des casse-têtes en fait, ce sont des chances. Ça veut dire qu'on est vivant, qu'on est dans l'existence.

Cette guerre en Ukraine ça me bouleverse aussi beaucoup parce que ça remet en cause tout ce que j'ai eu la chance de vivre moi, cette époque des frontières ouvertes, la légèreté de passer les frontières la nuit, en train, comme sur du velours.

Aujourd'hui quand je rentre chez moi en Italie, on prend le car, il y a des policiers qui viennent, qui fouillent avec des chiens, qui se permettent de poser des questions aux personnes de couleur, « pourquoi vous venez, où est-ce que vous allez ». Ça me choque à chaque fois. Depuis quand est-ce qu'on a le droit de poser ces questions aux gens là en Europe ? Entre pays frontaliers ? Cette idée d'une Europe sans armes et sans frontières étaient vraiment l'utopie de ma jeunesse. Je veux dire, l'utopie de la jeunesse de toute ma génération. Et comme toutes les utopies, on se rend compte à un moment ou à un autre que ce n'est pas exactement la réalité.